

LARSEN

LE MAGAZINE DE L'ACTUALITÉ MUSICALE EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

N° 37 – MARS / AVRIL 2020

TYPH BARROW

LADY SOUL

YELLOWSTRAPS | SUPER SKA | LES HOMMES-BOÎTES |
GLASS MUSEUM | BAPTISTE LALIEU | FÉLIX ZURSTRASSEN |
HARING | PLASTIC BERTRAND | LE PUNK EN 2020 | TIKTOK |
JACQUES PELZER JAZZ CLUB | LE DISQUE CONTRE-ATTAQUE

Périodique : 5 x par an

BELGIQUE-BELGIE

FP - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746

AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/X



14TH EDITION

WWW.BALKANTRAFIK.COM

IN VALISES

BALKAN TRAFIK!

23 - 26 APRIL 2020

LE PALACE * VK * LA MADELEINE * GRAND PLACE

GORAN BREGOVIĆ
& HIS WEDDING AND FUNERAL BIG BAND

ZDOB ŠI ZDUB

GIPSY GROOVE * NAKED * KERMESZ À L'EST * STEREO BANANA
* AND MANY MORE *

CINEMA * MUSIC * DANCE * STREET ART * DEBATES
* URBAN CHAPTER III * GIANT HORO *

KIDZIK BRUXELLES

DU 1 AU 29 MARS 2020

1^{er} > 29
mars 20
BXL



SPECTACLES, GOÛTERS MUSICAUX ET ATELIERS
POUR LES ENFANTS AUX QUATRE COINS DE LA CAPITALE

**BOUM BOUM - WALDISNERDS - ICI BABA -
LE PATAMODD - LE RÊVE D'ARIANE -
TAAMA - LE MONDE MAMEMO**

DE L'AUTRE CÔTÉ - BONJOUR - BASSE PASSE CASSE - MADE IN
KWAKKABA - LES TROIS MOUSQUETAIRES - BRIC ET BROC -
ATELIERS MUSICAUX - MINI ORCHESTRE D'UN JOUR - LES CONTES
EN CHANTANT - PISTONS LE JAZZ - ...

WWW.KIDZIK.BE



UNE PRODUCTION DU CONSEIL DE LA MUSIQUE ET DU BOTANIQUE

DU DANS LE TEXTE



2020

LE CONCOURS DES ARTISTES QUI CHANTENT... EN FRANÇAIS !

LA FINALE

VENEZ DÉCOUVRIR LA RELÈVE
DE LA SCÈNE FRANCOPHONE !
RETROUVEZ LES FINALISTES SUR
WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE

SAMEDI 28 MARS AU BOTANIQUE - 19H30

INFOS & RÉSERVATIONS : BOTANIQUE - RUE ROYALE 236 - 1210 BRUXELLES
PRIX : 6 / 9 / 12€
WWW.BOTANIQUE.BE - 02 218 37 32



LARSEN

CONSEIL DE LA MUSIQUE

Quai au Bois de Construction, 10 - 1000 Bruxelles
www.conseildelamusique.be
Contact par mail:
larsen@conseildelamusique.be

Contactez la rédaction:
première lettre du
prénom.nom@conseil-
delamusique.be

RÉDACTION

Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
Denise Caels
François-Xavier Descamps
Christophe Hars
Claire Monville

Coordinateur de la rédaction
François-Xavier Descamps

Rédacteurs
Nicolas Alsteen
François-Xavier Descamps

Collaborateurs
Nicolas Capart
Serge Coosemans
Louise Hermant
Véronique Laurent
Jean-Philippe Lejeune
Luc Lorfèvre
Jean-Marc Panis
Jacques Prouvost
Stéphane Renard
Dominique Simonet
Didier Stiers

Correcteurs
Christine Lafontaine
Nicolas Lommers

Couverture
Typh Barrow
© François Leboutte

PROMOTION & DIFFUSION

François-Xavier Descamps

ABONNEMENT

Vous pouvez vous abonner gratuitement à Larsen.
larsen@conseildelamusique.be
Tél.: 02 550 13 20

CONCEPTION GRAPHIQUE

Mikan

Impression

Graphius

Prochain numéro
Mai 2020



LE SOIR

sabam
for culture



Édito

Cela fait déjà plus de **7** ans que le magazine a changé de maquette, de contenu et, à l'époque... de nom (heureusement, il n'y a que l'équipe de rédaction pour se souvenir de sa précédente dénomination).

37 numéros, plus de **400** rencontres avec des artistes et personnalités du monde musical tellement diversifiés qu'il est impossible d'en extraire quelques noms, près de **420** chroniques d'albums ou encore environ **250** thématiques abordées.

Ce numéro ne déroge pas à la règle: il fait à nouveau le super grand écart entre la pop soul de Typh Barrow, l'anniversaire de la naissance de Beethoven, la soul jazz des deux frères de YellowStraps, le point sur le mouvement punk ou encore la rencontre avec Baptiste Lalieu qui, il y a 7 ans, nous a fait confiance en acceptant d'être en couverture du premier numéro du magazine.

C'est donc la dernière fois que Larsen apparaît sous cette forme. Pour le prochain numéro, il va s'offrir une légère cure de jouvence. Si le nom reste cette fois inchangé, son look va évoluer: changement de style, avec des pages supplémentaires, des nouvelles rubriques. Et avec un seul but avoué: celui d'encore mieux vous faire connaître la vitalité créative de notre petit territoire. Rendez-vous est pris avec le Larsen n°38... et bonne lecture!

Claire Monville

Sommaire

CONCOURS

Suivez nos pages Facebook (Larsen / Conseil de la Musique) et tentez votre chance afin de gagner des places pour les différents concours que nous organisons.

www.facebook.com/ConseildelaMusique

www.facebook.com/magazinlarsen

CRÉDITS

Kasia Zacharko - Baudouin Willemart - Mathieu Golinvaux - François Leboutte - Simon Vanrie - Delphine Gilson

OUVERTURE

4X4 Haring P.4
EN VRAC P.5

RENCONTRES

ENTRETIEN Typh Barrow P.8
RENCONTRE Sages Comme des Sauvages P.11
RENCONTRE YellowStraps P.12
RENCONTRE Zoé McPherson P.13
RENCONTRE Les Hommes-Boîtes P.14
RENCONTRE Super Ska P.15
RENCONTRE Annabel Lee P.16
RENCONTRE Endz P.17
RENCONTRE Glass Museum P.18
RENCONTRE Félix Zurstrassen P.19
TRAJECTOIRE Baptiste Lalieu P.20

ZOOM

Variations sur le même thème P.22
Que reste-il du punk? P.24

ARTICLES

APERÇUS JauneOrange / VKRS#2 P.27
LE.COM TikTok P.28
DÉCRYPTAGE Le disque contre-attaque P.30
IN SITU Jacques Pelzer Jazz Club P.32
POURQUOI? Écouter Beethoven tout au long de cette année? P.36
VUE DE FLANDRE Les paradoxes des MIA's P.37

LES SORTIES

EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES P.34
LISTE DES SORTIES P.36

BONUS

L'INTERVIEW INDISCRÈTE Chez Plastic Bertrand P.38
C'ÉTAIT EN... mars 1978 P.39



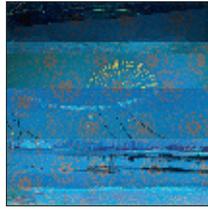
© Maria Basili

Après les réjouissances communautaires avec le collectif GANGUE et des productions personnelles façonnées entre Bruxelles et Istanbul, Haring adopte un mode de vie sédentaire. Fermement installé dans la capitale, le producteur belge assimile ses différentes influences et les transcende sur un deuxième album sans temps mort. En onze titres de qualité supérieure, *Blurred* infiltre les frontières électroniques avec un sens renouvelé du groove. De l'ambient à la techno, en passant par la house et l'IDM, les goûts musicaux de l'artiste se dévoilent à l'aune de quatre disques choisis avec amour.

NICOLAS ALSTEEN

4X4

Haring



Gold Panda
Lucky Shiner
(Ghostly International - 2010)

Ce disque a changé mon rapport à la musique. À sa sortie, j'ai eu l'occasion de voir Gold Panda en concert lors des Nuits Botanique. J'ai vécu ce moment comme une révélation. Le lendemain, je n'avais qu'une idée en tête : composer de la musique électronique. Jusque-là, je vivotais dans des groupes en occupant les postes vacants : guitare, batterie ou piano. Mais je n'avais aucun projet fixe. Après avoir vu l'animal sur scène, je me suis procuré des machines. Mes premiers morceaux étaient très influencés par la patte Gold Panda. C'est un mec qui fonctionne encore à l'ancienne, en se détachant le plus possible des ordinateurs. Depuis *Lucky Shiner*, je m'intéresse à sa carrière. D'un album à l'autre, il diversifie sa proposition et renouvelle son approche créative. Sans parler de son label et des projets satellites qu'il mène en marge de sa propre discographie. C'est vraiment un artiste complet. Sans le vouloir, je marche sans doute sur ses traces. Que ce soit via mon label City Tracks, ma musique, mon agence de management ou les collaborations avec le collectif GANGUE, je reproduis inconsciemment un schéma multifacette induit par Gold Panda. Musicalement, je me suis détaché de son influence au contact des synthétiseurs...



Christopher Willits
OPENING
(Ghostly International - 2014)

Grâce à Gold Panda, j'ai commencé à me pencher sérieusement sur les sorties du label Ghostly International. Je me suis passionné pour les productions de Tycho, Com Truise ou Shigeto. Puis, j'ai découvert la musique de Christopher Willits. Pour moi, son album *OPENING* correspond à une prise de conscience. Jusque-là, j'introduisais régulièrement de longues nappes synthétiques dans mes compos, mais sans jamais rattacher mon travail à un courant précis. En quelque sorte, Christopher Willits a validé mon adhésion à l'ambient. Quand son disque est sorti, je traversais une période difficile. Alors que ma vie était un peu bordélique, ses morceaux m'ont fait un bien fou. Même si j'éprouve encore des difficultés à mettre une étiquette sur la musique, je sais désormais qu'il y a forcément une part d'ambient dans mes productions.



Leon Vynehall
Rojus
(Running Back - 2016)

À mes yeux, il est l'un des meilleurs producteurs de la planète house. À l'époque où je suis passé derrière les platines pour faire mes premiers DJ sets, la musique de Leon Vynehall a guidé mes sélections et nourrit mon inspiration. Lors de mes passages à Pure FM (*Pure Trax - ndlr*) ou Kiosk Radio, il y a toujours un petit Leon Vynehall qui traîne dans mes sets. Ses sons me permettent d'assembler des influences éclectiques. C'est important car, dans mon esprit, un parcours artistique ne peut être linéaire. Cantonner sa musique à un style, c'est le meilleur moyen de tourner en rond, de s'essouffler après quelques productions. Avec Haring, je ne ferme donc aucune porte. Si je suis effectivement catalogué techno-house-ambient, il m'apparaît tout à fait envisageable d'explorer des genres comme le krautrock, le jazz ou le rock psychédélique. En tant qu'artiste, il faut toujours être en mesure de déjouer les attentes.



Rival Consoles
Persona
(Erased Tapes Records - 2018)

J'adore la texture des morceaux proposés sur cet album. Rival Consoles représente bien les dernières évolutions de l'IDM, un genre fourre-tout qui intègre des influences expérimentales, techno, breakbeat ou ambient. Mes productions personnelles ne sont pas faciles à cataloguer. Du coup, je me retrouve bien derrière des albums qui brouillent activement les pistes en touchant à tout.

EN VRAC

FLORIAN NOACK

Jeune Musicien de l'année

Ce prix est donné conjointement par l'Union de la Presse Musicale Belge et Bozar Music. Un prix qui vise à promouvoir les jeunes talents dans les trois communautés linguistiques de Belgique. Hasard ou aléas de la programmation, le récital que le lauréat a eu l'honneur de pouvoir livrer (à Bozar) à l'occasion de la remise de cette récompense n'avait pu avoir lieu qu'en ce mois de février 2020.

POPPUNT IS DOOD, LEVE VI.BE!

L'agence réunit désormais toutes les structures du secteur musical non-classique pour devenir le grand point de contact de la musique en communauté flamande. Elle s'adresse donc à tous les artistes de tous les genres musicaux, débutants ou professionnels, du local à l'international.

<https://vi.be>



VIDEO KILLED THE RADIO STARS

Compétition #2

Le « vidéo-clip » : tout un art... mis à l'honneur par le festival VKRS ! Il est temps d'inscrire vos clips à la compétition nationale avant qu'il ne soit trop tard ! Un jury de présélection désignera les vidéos qui seront projetées durant le festival VKRS#2, du 4 au 6 juin 2020, au Théâtre Les Riches-Clares. Inscriptions ouvertes jusqu'au 1^{er} avril (inclus).

www.vkrs.be

SPOTIFY & LES AUTEURS-COMPOSITEURS

Spotify a lancé ce qu'il appelle des pages d'auteurs-compositeurs. Les utilisateurs peuvent ainsi utiliser ces pages pour trouver des titres écrits par leurs auteurs-compositeurs préférés. Un peu de lumière sur tous ceux qui écrivent des chansons... pour les autres!



AMMAR 808

You're simply the best

Selon Songlines, le magazine britannique orienté world / fusion, l'album *Maghreb United* d'AMMAR 808 est considéré comme le meilleur album des cinq dernières années. Si vous ne connaissez pas encore la musique du groupe, c'est le moment de découvrir son exploration des chants traditionnels du Maghreb à la sauce TR-808, du nom de la mythique boîte à rythmes de la marque Roland.

SYLVIA HUANG

Prix Caecilia

Comme chaque année, l'Union de la Presse Musicale Belge (UPMB) a décerné ses Prix Caecilia. Le Prix de la Jeune musicienne de l'année, remis en partenariat avec Bozar Music, a été décerné à la violoniste Sylvia Huang. Cette récompense est alternativement attribuée à un musicien néerlandophone et à un musicien francophone, permettant ainsi à tous de mieux connaître les nouveaux talents des deux communautés.

PARCOURS FRANCOFAUNE

111 inscrits... 10 artistes sélectionnés

Chaque année, le festival se mue en « Parcours » et accompagne trois groupes belges via des résidences de coaching scénique, musical, vocal, et autres outils permettant de nourrir et façonner leur projet artistique. 10 artistes, sélectionnés parmi les 111 candidatures, participeront aux auditions qui se tiendront le 29 mars à la Maison de la Création à Laeken.

LA BELLE HIP HOP

Haut les mains!

La Belle Hip Hop est un festival entièrement dédié aux femmes dans le genre Hip Hop et qui aura lieu du 8 au 15 mars 2020. La programmation alternera concerts, débats, événements et performances artistiques avec la présence d'artistes venant des quatre coins du monde. Hands up, Hands off, mettra davantage l'accent sur l'engagement et la mise en avant d'artistes militantes qui seront invitées à se produire sur la scène internationale du Botanique lors du concert d'ouverture (le 8 mars). Cette année, pour la première fois en Belgique, le festival accueillera une compétition internationale 100% féminine de breakdance et de danse hip-hop qui se déroulera le samedi 14 mars avec un jury international, composé de femmes et d'hommes.

NOUVEAU DIRECTEUR À LA SOWAREX

L'Assemblée générale de la SOWAREX - IGLoo RECORDS a désigné son nouveau directeur au terme d'une procédure longue et rigoureuse: Pierre Villeret. Il prendra ses fonctions le 1^{er} avril 2020.

ULTRATOP, LE POINT SUR 2019

Il y avait eu un nouveau record d'établi en 2018 avec 18 titres locaux classés dans le top 100. En 2019, il n'y en a plus que 14 (mieux que les 13 de 2016 et les chiffres nettement inférieurs des années précédentes). À côté des 8 chansons de Roméo Elvis et Angèle (!), on retrouve également Todiefior, Kid Noize (n°1 du classement annuel dance avec *Walking To The Jungle*), Loïc Nottet, Typh Barrow, Axelle Red et Mustii.

MALOCA

Nouveau label du Motel

Le producteur bruxellois a fondé son propre label de disques, en commençant par un EP sous son « nom », son premier en trois ans. A *new chapter in my career*, comme il le déclarait récemment, avec l'envie de faire les choses soi-même et de proposer des sorties où chaque artiste aurait vraiment sa chance avec sa propre histoire à raconter.

www.facebook.com/malocaofficial

2020

Ils fêteront un anniversaire cette année

Cette année, ils seront mis à l'honneur et vous proposeront des événements spéciaux. Tandis que l'Opéra Royal de Wallonie fête ses 200 ans d'existence et que le Centre Henri Pousseur déclare ses 50 printemps, UBU fêtera quant à lui ses 35 ans de vie, 35 ans à défendre des artistes comme Thomas Fersen, Daniel Darc, Sages Comme des Sauvages, Chance et à les placer sur toutes les scènes de Belgique... JauneOrange (voir en p.27) et Choux de Bruxelles (la maison d'accueil de Jaune Toujours ou encore Mec Yek) rentrent dans leur vingtième année de bons et loyaux services. Le label « classique » Cypres soufflera ses 15 bougies (des surprises sont à prévoir) et il devance de 5 ans son cousin éloigné Vlek: 10 ans d'electro déjà. Joyeux anniversaire à tous.

LOUS, ASCENDANT VIERGE

Selon le site Manifesto XXI, quels sont les artistes à suivre en 2020 ? *Puisque les Victoires de la Musique sont plus que jamais sourdes et aveugles à ce qui se passe de neuf dans ce pays, rendons un vrai hommage à celles et ceux qui font bouger le son en France, peut-on lire sur les pages du site d'actu culturelle LGBT+ français. Et, comme d'habitude, des compatriotes font bouger nos amis français donc. On y retrouve le projet belge (mais pour combien de temps encore ?) Lous & The Yakuza et également la plus française des Bruxelloises (ou l'inverse ?), Mathilde Fernandez, au sein d'un nouveau projet intitulé Ascendant Vierge. Artistes à suivre assurément.*



ROCK'S COOL GOES ELECTRONIC

La Rock's Cool ne donnait pas encore de formation dans ce type de production. Plusieurs modules sont dorénavant proposés au studio du Delta à Namur.

www.rockscool.be

PRIX MOUSTAKI 2020

Dalton Telegramme et RIVE sont repris parmi les finalistes au Prix Georges Moustaki 2020. Les finalistes se seront produits en live le jeudi 20 février 2020, lors d'une soirée dans le cadre de « Chanson française en Sorbonne », au Centre Malesherbes de la Faculté des Lettres de Sorbonne - Université de Paris. Trop tard pour nos colonnes donc et pour vous donner déjà les résultats. Le Prix Georges Moustaki a été fondé en 2011 par Thierry Cadet et Matthias Vincent. Il récompense et met en lumière chaque année des artistes francophones autoproduits et indépendants sans distinction de style.

HUGHES MARÉCHAL

Le pianiste Hughes Maréchal remporte le Prix du Public Cinéwa 2019 pour la séance *Au tout début du cinéma belge*. CinéWa propose des rencontres avec des personnalités du cinéma belge dans les salles obscures de Waterloo.

URBAN PIANO QUARTET

Lauréat du Nordic Strings Competition

Après avoir été lauréat du Concours Supernova 2019, l'ensemble composé par Nicolas Dupont (violon), Clément Holvoet (alto), Kacper Nowak (violoncelle) et Monika Darzinkeviciute (piano) a remporté le Nordic Strings Competition, un concours avec à la clé comme prix une prestigieuse tournée en Chine. Être lauréat du Nordic Strings Competition nous assure une tournée d'une vingtaine de jours en Chine dans des grandes voire très grandes salles à Pékin, Shanghai et j'en passe, expliquait récemment le violoncelliste à la RTBF.

RONQUIÈRES-SUR-SAMBRE

Scène-sur-Sambre, le « Festival des barges », vient d'être repris par les organisateurs du Festival de Ronquières. Créé en 2011, ce rendez-vous sur le site de l'Abbaye d'Aulne de la fin de l'été, fêtera ainsi son 10^e anniversaire avec une nouvelle équipe à la barre.

LES INOUÏS DU PRINTEMPS

Le comité de sélection belge des « Inouïs », piloté par le Botanique, a reçu une soixantaine de propositions dont ont été sélectionnés trois projets: YellowStraps, Moka Boka et Atome, tous trois présentés en shortlist aux Inouïs du Printemps de Bourges qui se tiendra qui se tiendra du 24 au 29 avril 2020.



À QUOI SERVENT ENCORE LES RADIOS TRADITIONNELLES ?

Vous vous posiez la question, [sourdoreille.net](http://www.sourdoreille.net) a essayé d'y répondre... *Désormais, une fois que la chanson est un carton sur les plateformes et dans les cours de récréation, que le succès s'est construit par les réseaux, ils enfoncent le clou. Avant, les radios étaient les lanceurs et les orbiteurs. Maintenant, elles ne sont plus que les orbiteurs, peut-on très justement y lire. À découvrir dans son entièreté sur www.sourdoreille.net*

GARRETT LIST, MARC MORGAN, ANNE HISLAIRE, PATCHOULI ET ÉRIC LAFORGE

De grandes personnalités du milieu musical ou qui ont contribué à son essor ont disparu ces dernières semaines. Larsen leur rend hommage et adresse ses plus sincères condoléances à leurs familles et à leurs proches.

Le tromboniste, chanteur et compositeur d'origine américaine Garrett List, qui enseigna durant de nombreuses années l'improvisation au Conservatoire Royal de Liège, nous a quittés en décembre. Il aura croisé de nombreuses personnalités tout au long de sa prolifique carrière (de John Cage à LaMonte Young en passant par Fabrizio Cassol ou Michel Massot qu'il aura contribué à former). Nous regrettons aussi la disparition de Marc Morgan (Marc Wathieu), auteur-compositeur-interprète avec quelques jolis tubes à son actif. On ne compte plus le nombre de groupes et artistes aux côtés desquels il a officié en tant que guitariste. Il était aussi enseignant au sein de diverses écoles artistiques et très impliqué dans la gestion du label Freaksville et de la webradio Rectangle... il nous manquera beaucoup. La liste ne s'arrête pas ici car la RTBF est elle aussi endeuillée avec le départ d'une grande figure culturelle de la télé, la productrice Anne Hilaire dont le nom restera associé à des émissions culte telles que Cargo de Nuit, Hep Taxi ou encore Génération 80. C'est aussi un pilier de la scène metal bruxelloise qui s'en est allé: Patchouli, le comparse de Jacques de Pierpont dans l'émission Rock à Gogo de feu Radio 21, est décédé. Tout récemment encore, c'est Classic21 qui s'est paré de noir, avec la disparition d'une de ses figures de proue, l'animateur Éric Laforge, également auteur de plusieurs ouvrages sur la musique. So long!



ICMA 2020

Jérôme Lejeune
et Pacal Dusapin à l'honneur

Le jury des International Classical Music Awards a publié le 21 janvier dernier les noms des lauréats 2020.

À l'occasion des 40 ans du label Ricercar (aujourd'hui au sein du groupe Outhere), le jury a décerné un prix spécial à son fondateur, Jérôme Lejeune. Dans la catégorie Musique contemporaine, *Penthesilea* de Pascal Dusapin est également récompensée. Un prix qui permet de mettre en lumière l'un des plus grands compositeurs de notre époque via cette brillante production du Théâtre Royal de La Monnaie de Bruxelles et via une édition du label bruxellois Cypres.

RAP BUSINESS

Comment le rap est devenu n°1

Le Monde a produit *Rap Business*, une mini-série explicative sur les coulisses du genre musical aujourd'hui le plus puissant de la planète. Comment le rap est-il devenu, en moins de trente ans, le numéro 1 des ventes et des écoutes ? De l'année 1991, qui a tout changé aux États-Unis, aux débats sur la France « deuxième terre du rap », la mini-série du Monde tente de percer les mystères d'une musique qui a pris d'assaut l'industrie culturelle.

À découvrir aussi sur YouTube

THE BUTTERFLY EFFECT

Vers la disparition
du disque vinyle ?

Aux États-Unis, une usine qui produisait 80% de la laque permettant de fabriquer les vinyles a été ravagée par un incendie. L'industrie musicale est paniquée : en effet Apollo Masters Corp était l'une des deux seules entreprises dans le monde à produire la laque utilisée pour les masters audio. Plan B... peut-être pas. Un désastre qui semble toutefois annoncer une pénurie et l'impossibilité de presser certains vinyles... Time will tell.

SUPERNOVA 2020

Le Trio Aries et le Quatuor Desguin

Chaque année, des programmateurs chevronnés issus du monde de la musique classique décernent à deux ensembles de musique de chambre le titre de Supernova. Il s'agit d'un prix d'encouragement offrant aux jeunes artistes une visibilité auprès des deux communautés du pays. Après une présélection sur la base de matériel vidéo, une demi-finale au Beeldenstorm d'Anderlecht et une finale dans la salle de musique de chambre de BOZAR, ce sont le Trio Aries et le Quatuor Desguin qui ont été sélectionnés comme Supernova 2020. Le Trio Aries remporte également un enregistrement CD et le Quatuor Desguin le prix du public. Le jury a motivé sa décision en ces termes : *La qualité des ensembles étaient particulièrement élevée cette année. Le Trio Aries et le Quatuor Desguin ont été les plus convainquants : le Trio Aries avec son interprétation extrêmement sensible du Premier trio pour piano de Chostakovitch et le Quatuor Desguin avec les Trois pièces pour quatuor à cordes de Stravinsky ainsi que le Molto adagio sempre cantante doloroso de Lekeu interprétés avec beaucoup de plaisir.*

MÉTAMORPHOSES

Concours de composition

Le 11^e concours biennal de composition acoustique Métamorphoses organisé par Musiques & Recherches est lancé ! Le concours propose deux catégories, l'une ouverte aux compositeurs de 28 ans ou moins en 2020 et étudiants en composition électroacoustique ; l'autre ouverte aux compositeurs souhaitant concourir dans cette catégorie et qui auront 50 ans ou moins en 2020. Date limite d'inscription et de renvoi des documents à concours@musiques-recherches.be : 29 avril 2020.

LA PARI FOU DE SNAFU

Une intelligence artificielle pour dénicher les talents de demain ? C'est le fonds de commerce de Snafu Records, un nouveau label qui mise sur des algorithmes pour trouver LES artistes à signer... et ainsi révolutionner l'industrie de la musique. A-t-on vraiment envie de leur souhaiter bonne chance ? Boarf...

Un article à lire ici :
<https://siecledigital.fr/>

VOISEY

Fini TikTok ?

L'application propose une expérience similaire à celle de TikTok : des jeunes gens (beaucoup) qui chantent sur une boucle musicale mais à la différence que chaque chanson est « nouvelle », du moins ce qui y est chanté sur ces boucles musicales proposées par l'application. Tremble TikTok ! Enfin, quand ce sera disponible sur Android... pour l'instant l'app n'est disponible que sous iOS.

Découvrez sur www.musically.com

DECIBELS MUSIC AWARDS #5

La 5^e cérémonie des DMA s'est déroulée le mercredi 19 février, en direct à Liège. La soirée, rythmée par des prestations live, a plébiscité les artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles qui étaient répartis au sein de 15 catégories. Angèle et Roméo Elvis se sont taillés la part du lion (Artiste solo féminine, Concert, Chanson française, Clip et pour le frangin, Artiste solo masculin, Album, Musiques Urbaines). Glauque est reparti avec le trophée de Révélation de l'année tandis que Arno, Henri PFR ou encore Loïc Nottet montaient également sur le podium pour recevoir leurs prix issus d'autres catégories. Le prix d'honneur a quant à lui été décerné par le jury à Lio.



UNESCO

La culture
et les conditions
de travail
des artistes

Cette étude de l'UNESCO met en lumière les défis persistants et émergents auxquels font face les artistes et les professionnels de la culture, et examine la manière dont les pays du monde entier traitent ces problématiques à travers l'élaboration de politiques. Cette étude se fonde sur une enquête mondiale quadriennale menée en 2018 sur l'impact de la Recommandation de 1980 relative à la condition de l'artiste, conçue pour suivre l'évolution de la condition des artistes et identifier les tendances émergentes y étant liées : plus de 90 réponses d'États membres et d'organisations non-gouvernementales ont été reçues.

À découvrir et lire :
<https://fr.unesco.org>

DES PRIX, TOUJOURS DES PRIX

Encore des prix

Chaque année, l'Union des Compositeurs Belges (U.C.B.) présente 2 trophées « Fuga » à des musiciens ou des ensembles qui apportent une contribution significative au répertoire belge. Cette année, Alexander Debrus (violoncelle) de Waterloo et l'ensemble Ataneres (cordes) de Louvain ont l'honneur d'être couronnés.

ENTRETIEN



© François Lebaute

Typh Barrow LADY SOUL

Hors des tendances du moment mais plébiscitée par le tout grand public, la pianiste bruxelloise à la voix de velours élargit sa palette sonore sur l'ensoleillé *Aloha*. Numéro un à l'Ultratop dès sa sortie, son deuxième album est le fruit d'un travail artistique mûri et construit autour d'une petite équipe parfaitement autonome de fidèles. Un mode de fonctionnement atypique pour une femme pas comme les autres.

LUC LORFÈVRE

«J'ai toujours du mal à me définir comme une artiste solo.»

Nouvel album, nouvelle Typh Barrow ?

Je ne le pense pas, même si je ne suis plus la même qu'à l'époque de *Raw*. Le projet a évolué. J'ai aussi l'impression d'aller vers quelque chose de plus lumineux avec *Aloha* et de me permettre plus de liberté. L'ADN est le même : des sonorités organiques, du piano, ma voix, de la pop, de la soul. Mais il y a aussi de la folk sur cet album, du blues, des intonations reggae. J'ai toujours eu une base musicale très éclectique. Je me laisse guider par les mélodies plus que par un style bien spécifique et je n'ai pas envie que l'auditeur ait l'impression d'écouter dix fois la même chanson de suite.

Longue de sept minutes, la chanson Aloha, sur laquelle on retrouve le chanteur kanak de Nouvelle-Calédonie Gulaan, ouvre l'album et lui donne également son titre. Comment faut-il comprendre ce terme ?

En *nengone*, une des langues parlées par les Kanaks, Aloha signifie «*Bienvenue à vous, tels que vous êtes*». Dans mon propre chemin personnel et dans celui suivi par beaucoup de mes proches, j'ai réalisé que l'être humain a trop souvent tendance à lutter contre ses différences alors que ce sont justement ces particularités qui font sa beauté. Cette chanson d'accueil, c'est ma façon de donner le ton de cet album qui est empreint de messages positifs et d'ouvertures, même s'il y a aussi des morceaux assez sombres comme *Very First Morning* ou *The Other Woman*.

Ces deux chansons évoquent des relations amoureuses qui se brisent, un thème déjà présent sur Raw. La rupture, reste le sujet incontournable pour des chansons déclinées sur mode blues/soul ?

La chanson *Very First Morning* évoque le premier jour où on se retrouve seule et aussi ceux qui suivent. Ça m'interpelle. Pour moi, la rupture reste une source d'inspiration inépuisable. Une rupture, c'est pire qu'un décès. Quand la mort surgit, c'est un point de non-retour, mais vous pouvez commencer à faire votre deuil et il y a un chemin pour l'accepter. Une séparation, c'est plus compliqué. L'autre est toujours là. Vous restez dans une forme d'espoir, mais ça vous torture parce que vous savez que, quoiqu'il arrive, ce ne sera plus jamais comme avant.

Ce sont les mêmes musiciens qu'on retrouve sur vos deux albums et qui vous accompagnent sur scène depuis vos débuts. Typh Barrow, c'est une personne ou un groupe ?

Bonne réflexion. Quand on me pose la question, j'ai toujours du mal à me définir comme une artiste solo. L'une des forces du projet réside dans le son. C'est un son organique et authentique qui a évolué depuis l'enregistrement de *Raw*. Mais ce son, c'est à tous les musiciens qu'on le doit. C'est une alchimie. À la base, quand je compose, c'est piano/voix. C'est une phase créative en solitaire et puis ça devient un travail d'équipe. Je n'aurais pas pu imaginer enregistrer *Aloha* avec d'autres musiciens que ceux qui me suivent depuis mes débuts car ils font partie intégrante du processus. Je les ai plus vus ces deux dernières années que certains membres de ma famille.

Chose rare pour un album studio, le public a été intégré dans l'enregistrement d'Aloha. Pour quelle raison ?

Pendant ma dernière tournée, je me suis aménagée des pauses pour écrire. En quelques jours, je composais plusieurs maquettes que je soumettais ensuite à mon manager François Leboutte. Nous procédions à un premier tri. Quasi toutes les chansons retenues étaient testées ensuite en live. Je me devais de garder une trace de l'implication du public, car c'est lui qui a validé en quelque sorte les morceaux qu'on retrouve sur l'album. Les chœurs qu'on entend sur le refrain de la chanson *Aloha*, sont formés

des voix des 7.000 personnes présentes lors de mes concerts donnés en 2019 au Cirque Royal, au Forum de Liège et au Palais des Beaux-Arts de Charleroi. C'est une façon de leur rendre hommage.

Vous rendez-vous compte rapidement du potentiel d'une chanson que vous avez écrite ?

Non. Je n'ai aucune certitude quand je compose. Lorsque je joue mes chansons avec mon groupe ou que je les interprète en public, je commence à mieux «sentir» s'il se passe quelque chose. Avec le recul, je me dis que le bon indicateur est la durée du processus de création. Étrangement, quand une de mes chansons a été écrite très vite, elle est généralement bonne.

À partir de quel moment vous êtes-vous rendue compte que votre voix pouvait devenir l'un de vos principaux atouts ?

Petite, je rêvais déjà d'être chanteuse. Arrivée au Conservatoire, je remarque très vite qu'on se moque de ma voix. Je le ressens comme une forme d'exclusion naturelle. Sans m'en parler, ma prof décide de me mettre dans la classe de chant des garçons. Ça part d'une bonne intention, car elle sait que je vais être en difficulté chez les filles, mais elle ne se rend pas compte du mal psychologique que ça me fait. Dans ma tête, ça se cristallise dès lors comme un complexe, voire comme une honte. Je passe ensuite par un long travail d'acceptation de moi et je parviens à transformer cette «anomalie» en différence positive. Puisqu'on me dit que je ne pourrai jamais chanter comme les Céline, Mariah ou Beyoncé, je vais écrire mes propres morceaux. Finalement, c'est cette voix qui m'a permis d'arriver là où j'en suis aujourd'hui. Mais ça ne reste pas simple à gérer. J'ai un kyste sur mes cordes vocales et j'ai choisi de le garder.

Le thème du respect de l'autre est évoqué dans les chansons Aloha et Colour. Depuis que vous faites ce métier, avez-vous déjà été confrontée à l'une ou l'autre forme d'intolérance ?

J'ai le souvenir qu'on me surnommait «la petite Polak» à l'école (*son papa est Polonais-ndlr*).

Mais c'était un truc d'ado. Si ce n'était pas ça, c'était une remarque parce que j'avais un bouton sur le front! La chanson *Colour* est notamment inspirée d'insultes sexistes subies par certaines de mes copines. Personnellement, depuis que je fais ce métier, j'ai la chance d'être épargnée par ces remarques. Le monde de la musique est pourtant très masculin, d'ailleurs il n'y a que des mecs dans mon équipe.

On lit partout que vous vous êtes une artiste atypique, hors des tendances musicales du moment et des grosses structures de l'industrie du disque. Vous confirmez?

Je ne me pose pas la question. Je fais la musique comme je la ressens. J'ai plein d'influences, mais c'est vrai que je n'ai pas été baignée dans les sons urbains du moment. Je ne vais pas jouer avec ces codes, car ça ne me correspond pas, le public n'y croirait pas et d'autres font ça bien mieux que moi. Pour le reste, c'est vrai, je fonctionne avec une petite structure, mon disque sort sur le label de mon manager Doo Wap Records, je travaille avec le même attaché de presse indépendant depuis mes débuts. C'est mon parcours, tout simplement, et ça me convient. Je ne sais pas si c'est atypique.

Après Abbey Road où a été enregistré Raw, vous avez capturé les chansons d'Aloha dans les studios bruxellois ICP de renommée internationale. Votre nouveau CD est proposé dans un format Digipack qui se déplie en 3D. Il y a aussi un clip tourné en Nouvelle-Calédonie à 35 heures de vol de Bruxelles. Des gros moyens pour une petite structure...

Il faut poser la question à mon manager. François et moi, nous fonctionnons en binôme. Je me contente d'écrire mes chansons et de les interpréter. Le reste, tout ce que vous évoquez, les suggestions de studio, la Nouvelle-Calédonie, le clip, c'est François Leboutte. Il déborde d'idées.

Dans votre biographie de presse et sur vos réseaux sociaux, vous ne mentionnez pas votre âge et ne vous étendez pas sur votre background social ou familial. Vous êtes dans le contrôle absolu?

Vous trouvez? Cela tient de la pudeur et il y a aussi une carapace que je me suis construite. Je suis une femme particulièrement perméable. Je suis sensible, j'ai beaucoup de mal à faire confiance. D'un autre côté, quand vous êtes auteure-compositrice, vous vous foutez vachement à poil. J'en dis déjà beaucoup dans mes chansons, j'évacue beaucoup de ressenti par rapport à ce que je vis ou ce que d'autres vivent autour de moi. Mais n'attendez pas de moi que je donne le mode d'emploi. Quant aux réseaux sociaux, ils sont devenus incontournables. Je m'adapte et je fais

en sorte de les utiliser de manière cohérente par rapport à mon projet artistique.

Est-ce que vous pensez à exporter votre projet artistique?

Nous faisons plus qu'y penser. François Leboutte y travaille. Nous avons donné des concerts en Croatie et en Pologne, mais ça reste encore anecdotique. Quand vous vous lancez dans la musique avec votre propre répertoire, vous rêvez toujours d'une carrière «à l'américaine». Mais en pratique, ça prend du temps. Ces deux dernières années, j'étais le nez dans le guidon pour défendre *Raw*, remplir des salles, trouver des dates de festivals en Fédération Bruxelles-Wallonie et composer de nouvelles chansons pour *Aloha*. Durant cette période, je n'ai pas eu le temps de me poser des questions sur l'export. Il y a d'autres personnes dans mon équipe qui prennent les contacts et avancent. Ce qui doit arriver arrivera. Ce n'est pas encore une obsession pour moi.

Bien avant la sortie commerciale d'Aloha, plusieurs de vos concerts prévus en 2020 affichaient déjà complet. Pour une artiste qui publie son deuxième album, c'est rassurant ou ça met de la pression supplémentaire?

J'essaye de ne pas y penser. J'ai toujours cette petite voix au fond de moi qui me rappelle que tout passe. C'est comme ça dans le monde de la musique en 2020. Tous les artistes de ma génération doivent penser la même chose. Vous remplissez des grandes salles et peut-être que l'année prochaine, les gens ne seront plus là. La meilleure manière de ne pas décevoir toutes ces personnes qui ont déjà acheté leur place pour l'un de mes concerts est de rester dans ma bulle artis-

tique et dans une énergie à la fois positive et créative pour faire avancer les choses.

À la veille de la sortie de vos deux albums, vous êtes partie en retraite méditative. Qu'est-ce que ça vous a apporté?

Avant *Raw*, j'ai fait une retraite Vipassana dans les montagnes au Venezuela. Le régime était particulièrement draconien. Soit dix jours où vous dormez peu, vous êtes mal assis et vous méditez sans aucune forme de communication extérieure. Je ne pouvais pas parler, pas lire, pas regarder les autres participants dans les yeux. Mon cerveau s'est complètement vidé et j'en suis sortie apaisée. Cette expérience m'a profondément marquée. En décembre dernier, je sentais que j'avais encore besoin de m'isoler, mais de manière plus «soft». Le réveillon, je j'ai passée seule à méditer dans un monastère dans les Ardennes et ça m'a fait un bien fou. C'était ma façon à moi de nettoyer et de gérer tout ce que j'ai pu absorber dans ce métier durant ces deux dernières années. À force d'être dans l'agitation constante, le cœur, le corps et l'esprit ne sont plus alignés. Une retraite, ce n'est pas parce qu'on est malheureux ou dépressif. C'est parce qu'il faut se reconnecter.



Typh Barrow
Aloha
Doo Wap Records

www.facebook.com/typhbarrow



© François Leboutte

RENCONTRE CHANSON

Sages Comme des Sauvages

RÉUNION AU SOMMET

Selon les prescriptions de Charles Aznavour, la misère serait moins pénible au soleil. Parti enregistrer son deuxième album sur l'île de La Réunion, le groupe Sages Comme Des Sauvages revient à Bruxelles avec une analyse autrement mieux argumentée. Bordées de mélopées solaires, de luxuriantes harmonies vocales et de véritables réflexions politiques, les chansons du nouveau *Luxe Misère* explorent les fissures d'un mode en crise. Sur un air créole et sans prise de tête.

NICOLAS ALSTEEN

En duo au quotidien, en couple sur scène, Ava Carrère et Ismaël Colombani échangent leurs consentements à travers les mélodies de Sages Comme des Sauvages. Depuis Bruxelles, les amoureux fantasment la chanson française sous le soleil de La Réunion. *C'était déjà une destination de prédilection avant la formation du groupe*, explique Ismaël. *Nos premières démos sont d'ailleurs nées là-bas. Puis, nous y avons enregistré un clip qui a suscité un engouement inattendu. En cela, l'île est vraiment à l'origine de notre projet.* En 2015, le tandem publie l'album *Largue La Peau*. *Ce premier essai était la somme de deux expériences solitaires : un assemblage maladroit d'envies communes.* Malgré sa fabrication artisanale, le disque offre une incroyable exposition au



© Clément Puffin

duo. Petits concerts et tournées à l'étranger installent le nom de Sages Comme des Sauvages dans le paysage.

Aujourd'hui, le groupe revient avec *Luxe Misère*. Le titre de ce deuxième album confronte deux mots qui, à eux seuls, semblent résumer une profonde fracture sociale. *Le luxe génère de la misère*, insiste Ava Carrère. *C'est un fait. Un exemple ? De nos jours, les valeurs écologiques sont défendues par des vedettes habillées en Dior. Cette marque est une propriété du groupe LVMH et de son directeur Bernard Arnault, un mec qui fabrique de la misère dans le nord de la France, et un peu partout ailleurs, sans jamais tenir compte de l'environnement ou du climat. Dans l'album, nous mettons ce genre de paradoxe en évidence, mais avec le sourire et sans dramatiser. C'est juste une piqûre de rappel : une façon de rappeler que nous, musiciens, sommes bien conscients de la situation.*

Produit par Jean Lamoot (Salif Keita, Noir Désir, Alain Bashung), *Luxe Misère* dévoile des ritournelles bercées par le folklore de La Réunion. Au-delà de l'influence du regretté Alain Pétters, un grand nom du pays participe à la fête. Présent dans les couplets d'une chanson (*Le Goût de la fumée*), Danyèl Waro enveloppe en effet les mots de son accent créole. L'autre invitée de marque est Kate Stables, la chanteuse de This Is The Kit. Son anglais enchante *De l'eau*, un morceau folk tout doux et chaloupé. Comme chez Beirut ou Emily Loizeau, la musique de Sage Comme des Sauvages abolit les frontières, voyageant à l'autre bout du monde pour puiser ses plus belles inspirations.

Sous les traits colorés de sa pochette, *Luxe Misère* met aussi en lumière l'autre passion du groupe : la peinture et, en particulier, celle du Douanier Rousseau. *Nous aimons son caractère populaire, sa façon d'aborder l'art avec une fausse naïveté. En plus, son travail présente plusieurs degrés de lecture : l'enfant s'attarde sur la nature luxuriante et les animaux. L'adulte y voit forcément des références existentialistes.* Car au-delà des notes, les chansons parlent d'instant précis et de moments vécus. Le morceau *Inattendu*, par exemple, revient sur l'histoire d'une rencontre avec deux Soudanais en partance pour l'Angleterre. Pendant huit mois, ceux-ci ont vécu sous le toit du couple. *À plusieurs reprises, nous avions évoqué la possibilité d'accueillir des migrants chez nous. Nous étions en contact avec une plateforme citoyenne d'hébergement. Mais nos actes ne suivaient pas la parole. Puis, un jour, Theo Francken a invité des officiels soudanais afin d'organiser des identifications dans le parc Maximilien. Cela ressemblait vraiment à des rafts. Face à l'urgence de la situation, nous sommes passés à l'action... Entre eux et nous, il y avait peu de mots mais énormément de compréhension. C'est ce que l'on raconte dans la chanson.* De son côté, le morceau *Yassou Evropi* évoque le naufrage européen. *Personnellement, l'état de l'Union m'inquiète*, confie Ava Carrère. *J'ai grandi en Grèce. J'étais aux premières loges pendant la période d'austérité. Alors, forcément, ça fait réfléchir...* Sous des airs décontractés et une certaine naïveté, les couplets de *Garçon* partent à l'assaut d'une robuste forteresse patriarcale. Dans nos sociétés, la virilité est standardisée. Les petits gars essaient de s'en tenir à une image stéréotypée. Pour se construire, ils doivent faire semblant. Cette attitude de loser était idéale pour un slow. Une danse de couple et des réflexions pour tous : Sages Comme des Sauvages a, bel et bien, choisi de partager son amour en musique.



Sages Comme des Sauvages
Luxe Misère
Zamora

<https://sagescommedesauvages.org>



© Baudouin Willemaert

RENCONTRE SOUL HIP-HOP

YellowStraps

GÉNÉRATION DORÉE

Longtemps planqués à l'ombre des succès de Roméo Elvis et L'Or du Commun, les frères Murenzi s'exposent aujourd'hui en pleine lumière avec un disque soul-jazz, enrichi en vitamines D. Point de ralliement entre Jordan Rakei et Bill Evans, le nouveau YellowStraps s'intitule *Goldress*. Brillant ? C'est évident.

NICOLAS ALSTEEN

unettes sur le nez et dreadlocks à la XXXTentacion, Yvan s'installe à côté de son frangin, le guitariste Alban Murenzi. Les garçons ont le sourire. C'est que leur nouvel EP vient de taper dans l'oreille d'un gros label anglais (Believe UK), suscitant au passage l'intérêt instantané de la BBC. Imprégnées de soul et d'une passion sans fond pour le jazz, les chansons de YellowStraps rafraîchissent l'héritage de Bill Evans avec le flegme d'un King Krule enrôlé au Club Med. Depuis le pavé bruxellois, les deux frères tissent des liens solaires entre l'Angleterre vaporeuse d'Alfa Mist et le Canada sophistiqué de Daniel Caesar. Totalement dans l'air du temps, *Goldress* expose – enfin – les bonnes idées du duo à l'étranger. Un juste retour des choses pour un groupe qui, dans l'anony-

mat, sert de rampe de lancement aux plus belles étoiles de la constellation urbaine.

En 2015, votre association avec Le Motel accouche du morceau *Pollen*. S'agit-il des débuts officiels de l'aventure YellowStraps ?

Yvan Murenzi : Cette chanson correspond à la mise en place d'une esthétique. C'est le début d'un truc. Mais nos premiers morceaux remontent à 2011. À l'époque, nous avions 16 et 18 ans. Nous habitons encore chez nos parents, à Braine-l'Alleud. YellowStraps était alors un trio, plutôt orienté pop-folk. Les chansons tenaient sur les cordes d'une guitare acoustique. C'était du Arctic Monkeys en version bucolique. Christian, notre grand-frère, a joué un rôle déterminant dans notre développement artistique. C'est grâce à lui que nous avons écouté des nouveautés, sans nous arrêter à un genre particulier. Il nous a trans-

mis sa passion musicale. Quand nous étions petits, il jouait dans un groupe appelé Le Motel avec notre voisin, Fabien Leclercq. Quand Christian a arrêté de jouer de la musique, Fabien a poursuivi en solo sous ce nom de scène.

Pouvez-vous revenir sur votre collaboration avec Le Motel ?

Alban Murenzi : Nous le connaissons depuis près de vingt ans. C'est notre meilleur pote. Sur un plan artistique, notre association est à l'origine de l'évolution de notre son. Quand il est devenu Le Motel en solo, il s'est intéressé aux synthés et à l'usage des machines. La rencontre entre ses influences électroniques et nos arrangements acoustiques a fortement façonné l'identité de notre projet. En cela, le titre *Pollen* est fondamental. Aussi bien pour Le Motel que pour YellowStraps.

L'alliance YellowStraps x Le Motel se matérialise avec l'album *Mellow*. Après cet effort collectif, avez-vous songé à changer de nom ?

Y.M. : À l'origine, il était surtout question de former un groupe appelé Mellow : une contraction entre Le Motel et YellowStraps. Mais ce nom était déjà pris. Nous avons donc mis ce mot sur la pochette du disque, tout en conservant nos identités respectives. Au final, c'était le bon choix.

Au printemps 2018, vous publiez les quatre morceaux de *Blame*. Sur cet EP, vous avez travaillé avec le beatmaker hollandais VYNK. Comment l'avez-vous rencontré ?

A.M. : Après l'album avec Le Motel, nous avons enregistré une vingtaine de compos. Mais rien de bien original. C'était un peu de la redite. Au même moment, nous étions programmés au Horst Festival. Là-bas, juste avant notre concert, il y avait le groupe Day Fly : des gars de Rotterdam qui mélangeaient hip-hop, électro et R&B. C'était vraiment impressionnant. Une fois en backstage, nous avons discuté avec leur claviériste, Lennard Vink alias VYNCK. Nous avons évoqué l'éventualité d'une collaboration. Quelques semaines plus tard, il débarquait à Bruxelles pour enregistrer un morceau avec nous. C'est la genèse de *Blame*. Ce titre a donné une nouvelle impulsion à notre projet.

Par la suite, VYNCK et Le Motel ont travaillé avec Roméo Elvis, Lomepal ou Zwangere Guy. Peut-on voir YellowStraps comme une plaque tournante de la scène urbaine ?

A.M. : Dans l'instant, nous ne calculons jamais nos faits et gestes. Nous travaillons avec des gens que nous apprécions. Comme notre ami François Dubois qui a mis en boîte notre premier clip. Par la suite, il a réalisé des vidéos pour Alpha Wann, Roméo Elvis, Caballero & JeanJass, L'Or du Commun ou Lomepal. Récemment, VYNCK nous a fait remarquer que

tout ce qui arrive aujourd'hui est forcément passé par YellowStraps. C'est un compliment, évidemment, mais aussi le point de départ d'une réflexion sur notre positionnement. Depuis peu, nous envisageons en effet la musique sous un angle professionnel. Avant, c'était juste un hobby. Ivan travaillait comme graphiste. Pour ma part, je me prédestinais à la comptabilité. Mais là, nous lâchons tout pour la musique. À force de voir nos potes réussir dans le métier, nous avons commencé à réfléchir autrement. Cette prise de conscience passe par une nouvelle discipline dans le travail. Aujourd'hui, notre état d'esprit est différent. Nous sommes plus productifs et mieux organisés.

En juin 2019, vous enregistrez une session Colors. Quelles sont les retombées de cette vidéo ?

Y.M. : Nous avons gagné une visibilité à l'échelon international. C'était notre objectif. Pour élargir notre audience et se développer au-delà des frontières belges, c'était l'idéal. Nous avons également renforcé notre crédibilité. C'est bien simple : dès que la capsule vidéo a été diffusée sur les réseaux sociaux, nous avons reçu des propositions de dates à l'étranger et de nombreuses portes se sont miraculeusement ouvertes. En ce sens, *Colors* s'apparente à une excellente carte de visite.

Vous revenez dans l'actu avec les huit morceaux de Goldress. Que vous évoque ce titre ?

Y.M. : Une matière précieuse et scintillante, quelque chose de rare. C'est un drapé doré, scintillant, ultra sensuel. Le titre de cet EP est volontairement onirique et difficilement palpable. Il est vraiment en phase avec les mélodies des chansons et les paroles proposées sur *Goldress*.

Avez-vous changé votre façon de travailler à l'heure d'enregistrer ce nouvel EP ?

Y.M. : Avant, notre but était d'installer une atmosphère musicale. Avec *Goldress*, nous avons cherché à structurer les compos, à les rendre plus lisibles pour le grand public. En ce sens, les huit morceaux proposés ici sont mieux construits. Ils respectent l'enchaînement couplet-refrains. C'est plus académique, mais aussi beaucoup plus efficace que par le passé.



YellowStraps
Goldress
Believe UK

www.facebook.com/Yellowstraps

Zoë Mc Pherson

L'ART DE LA FUGUE

RENCONTRE ELECTRO



© Krista Zochenko

Expérience transcendantale et supersonique, la musique électronique de Zoë Mc Pherson mise sur une approche pluridisciplinaire. Élaboré au contact d'artistes multimédias, l'album *States of Fugue* souligne les talents protéiformes de cette insatiable exploratrice du son.

NICOLAS ALSTEEN

e deuxième album de Zoë Mc Pherson est là. Pour sa part, la musicienne est ailleurs : elle vient de quitter Bruxelles pour Berlin. *Je me sens aussi bien en Belgique qu'en Allemagne*, dit-elle. *Depuis toute petite, j'abandonne des endroits pour en retrouver d'autres. Je suis libre, constamment en mouvement.* Née en Angleterre, élevée entre Londres et la Drôme, l'artiste a étudié à Lyon, avant de poser ses instruments dans la capitale européenne. À Bruxelles, cette batteuse et violoniste de formation se métamorphose en électronique sous l'alias Empty Taxi. *J'ai plusieurs projets dans différents styles musicaux, mais aussi différentes disciplines artistiques. Désormais, pour éviter de brouiller les pistes, je rassemble toutes ces initiatives sous mon propre nom.*

En immersion au cœur de ses créations, Zoë Mc Pherson assimile la matière et prône une

approche anthropologique de l'expérience électronique. Au contact des rites de la culture inuite ou d'autres traditions exotiques, elle prend ainsi possession des machines pour imaginer une trame techno, tribale et trippante. Perforé de drones et autres beats azimutés, son premier essai (*String Figures*, 2018) pose les fondations d'une œuvre sans concession.

Épaulée par la réalisatrice Alessandra Leone, Zoë Mc Pherson envisage ses fresques sonores sous un angle pluridisciplinaire. Danse, vidéos, musique et mise en scène se répondent ainsi dans un va-et-vient innovant. *Depuis mes débuts, mes compos intègrent un cheminement cross-média*, précise-t-elle. Cette approche se cristallise désormais à travers les activités de SFX. Imaginé par la paire Leone-Mc Pherson, ce nouveau label se veut hybride. *Nous voulons développer des projets collaboratifs et ouvrir les portes de SFX à des artistes venus de tous horizons.* Aujourd'hui, toutefois, la structure sert les seuls intérêts de son architecte d'intérieur en publiant les dix morceaux du nouveau *State of Fugues*. Sous les nappes synthétiques soigneusement dressées par Zoë Mc Pherson surgissent une flopée de sons organiques : instruments joués à la main et objets frappés à coups de poing s'immiscent en effet entre beats et crépitements digitaux. Saillies polyrythmiques et gros kicks (*Kada*) côtoient ici d'étranges harmonies vocales. Sur *Bug*, par exemple, le chant de la Hollandaise Greetje Bijma esquisse un dub mutant, vraiment intrigant. *C'est une reine de l'improvisation*, confie Zoë Mc Pherson. *Nous avons passé deux jours ensemble, dans un studio, à Amsterdam. Dans ce morceau, il y a de la batterie, du piano Rhodes et beaucoup de réverbération. Greetje est incroyable : elle utilise sa voix comme un oiseau.* De cris stridents en chuchotements apaisants, *State of Fugues* séduit et surprend constamment. C'est qu'en reine de l'évasion, Miss Mc Pherson n'est jamais là où on l'attend.



Zoë Mc Pherson
States of Fugue
SFX Records

www.facebook.com/zoemcpherson

RENCONTRE VARIÉTÉ PUNK

Les Hommes-Boîtes

LA VIE PAR LA FENTE D'UNE BOÎTE

Avec un troisième album parfait, les Hommes-Boîtes racontent la brutalité de l'expérience qu'est la vie. Ça fait du bien / du mal par où ça passe.

JEAN-MARC PANIS



Derrière ce nom de scène qui donne envie de l'ouvrir (la boîte) se déballa le projet de Carl Roosen, un musicien chanteur qui n'hésite pas à prendre le crayon quand l'envie y est. Inspiré d'un roman de l'écrivain japonais Kōbō Abe, une histoire où le protagoniste finit par observer le monde à travers la fente pratiquée dans le carton qu'il habite, le nom de ce collectif résume bien la dynamique de leur musique. Depuis une bonne quinzaine d'année, Carl (et ses hommes-boîtes) Roosen, fait tomber ses auditeurs de leur chaise en assénant quelques vérités sur l'absurdité de la vie, l'amour et son usure, la chair qui fait pareil, la belle cruauté de l'existence... et le temps qui n'arrange rien à l'affaire. Et ce, observé depuis l'intérieur d'une tête qui tente de comprendre ce qui se passe dehors. À l'instar de cette chanson aussi belle que terrifiante, *Voies*, dans laquelle le chanteur raconte que des êtres aimés lui échappent, filent sur le quai d'une gare et finissent sur les rails à l'approche d'un train, sans qu'il ne fasse rien pour les en empêcher. Ambiance. Le pire, c'est que c'est beau à en crever.

Carl s'explique : *Quand j'écris, je ne fais pas trop intervenir le cerveau, j'écris sans filtre. Il s'agit souvent de cauchemars que je retranscris. Le premier jet s'approche d'une écriture automatique. Par après, je passe beaucoup de temps sur le travail de texte autour de ces idées jetées de manière quasi inconscientes. C'est bien plus tard que je me rends compte de la violence qui s'y trouve. Une chose est sûre, ce que je cherche, c'est la sincérité.*

Le mot est lâché. Et c'est sans doute la clé de la magie des sept mini-récits qui constituent *La copie d'un autre*. Cet autre qui nous renvoie, à travers un miroir qui n'en déforme que la facture, le (non) sens de nos existences. Si on les reçoit avec joie, c'est qu'ils ont été offerts avec plaisir, un peu comme des cadeaux violents, mais bienveillants. Pascal Matthey, Homme-Boîte de son état, confirme : *Nous ne sommes pas du tout cyniques. On n'a pas envie d'aller sur ce terrain.*

On a tendance à le croire en écoutant *Jean Reno* (si!), un morceau dans lequel Carl avoue une ressemblance lointaine avec l'acteur des Visiteurs, mais aussi et surtout lors duquel il reprend le refrain de *Pour que tu m'aimes encore*. C'eût pu tourner en foutage de gueule rigolo et stérile : il n'en est rien. *C'est vrai que quand Carl nous a parlé de son idée de chanter un extrait de Céline Dion* (paroles et musique de Jean-Jacques Goldman - ndlr), *on a bien rigolé*, explique Pascal Matthey. *Puis il l'a fait... et c'est devenu quelque chose de beau.*

Tout comme à l'occasion de leur reprise du *Chanteur* de Balavoine, exécutée il y a quelques années avec beaucoup d'élégance par le trio pour une compilation du label La Souterraine. Ça pourrait sentir la moquerie gratuite, mais au final, c'est juste beau. *Il y a plein de chansons d'amour qui, si tu enlèves les arrangements un peu pourris, sont très belles*, assène Carl. *Un trisomique qui chante Céline Dion, ça me file des frissons. Au premier degré.*

Si la formule de ce troisième album évoque la magie triangulaire qui fit les grandes

heures du rock (on pourrait citer Nirvana, Police ou encore Diablogum époque #3), il faut souligner le travail de la quatrième et indispensable roue de ce tricycle... peu banal. En effet, les arrangements de Noza, complice de la première heure (et qui fait par ailleurs aussi des merveilles chez Veence Hanao), font ici des miracles.

On voulait un troisième album qui ne ressemblerait en rien à ce qu'on faisait avant, complète Carl Roosen. Noza est devenu arrangeur. Il arrive après, fout le boxon, c'est un vrai bras de fer et c'est génial.

On s'est amenés chez lui, Carl, Manu (Emmanuel Coenen, le troisième Homme-Boîte - ndlr) et moi-même, renchérit Pascal Matthey, avec l'impression que le disque était fini... et en fait, non ! Mes morceaux préférés sont ceux sur lesquels il y a eu plein de soucis. Avec Noza, on y bosse, on s'enqueule, on discute, et au final, c'est tellement mieux !



Les Hommes-Boîtes
La copie d'un autre
Gnignignigni

www.leshommesboites.be



RENCONTRE SKA JAZZ

Super Ska

VERS L'INFINI ET AU-DELÀ

Sur son 3^e album, Super Ska explore de nouvelles terres musicales avec des invités de marque.

NICOLAS CAPART

Huit musiciens chevronnés, accompagnés de 10 chanteurs et chanteuses aux univers singuliers : c'est la promesse de *Supernova*, le nouvel album du collectif Super Ska. Treize titres en collaboration du brass band éclectique wallon dont *Fonky Road*, première d'une série de cinq vidéos, vient d'être clippé.

Super Ska naît en 2012 du côté de Ciney, sous l'impulsion de celui qui en deviendra le saxo alto, Antoine Lissoir. *L'idée, c'était de rassembler une belle section de cuivres, une cellule rythmique et de se faire plaisir en puisant*

dans la musique jamaïcaine des années 50-60... Le ska, mais aussi le jazz, le funk, le reggae et le rocksteady. Prolifique, le groupe enregistre beaucoup, aidé du fait que leur projet ne comporte aucune partie chantée et demande peu d'arrangements.

Tout cela débouche sur un 1^{er} album en 2014, *God Bless Barcenal*, clin d'œil au village du pays namurois où Super Ska connut ses premiers émois. *On fonctionne de cette manière : pas vraiment de répétition, mais plutôt une résidence de 3 jours durant laquelle on compose tout ce qui vient. Puis, on passe en studio et on enregistre dans les conditions du live, en faisant très peu de retouches.* En 2017, toujours selon la même méthode de travail, Super Ska met en boîte *Pow Wow*, un 2^e album – double cette fois – à bord duquel ses huit membres convient le guitariste jazz liégeois Jacques Piroton.

MISE EN ORBITE

Aujourd'hui, la moyenne d'âge au sein du groupe avoisine les 30 ans. Et, pour ce nouvel album, le carnet de route comportait des envies différentes. Les invités qui ont pris part à l'équipée ont chacun apporté leur bagage, amenant des couleurs inédites au projet. Un défi pour Super Ska, certes moins ska, mais qui n'en délaisse pas pour autant ses racines et tient à rester cohérent. *L'influence de la musique jamaïcaine est toujours bien là. Des lignes de basse très présentes, une cellule rythmique puissante et des cuivres par-dessus... Mais nous avons ce désir d'intégrer le chant.*

S'ensuit la quête des voix à qui Super Ska offrira une carte blanche, proposant des compos et ses services de backing-band. *Une in-*

itation à venir se poser sur notre son, tendue à des complices musiciens, croisés au hasard des trajectoires ou au sein de projets-copains. Cette fois, le travail réalisé avant d'entrer en studio est plus conséquent. Quentin Nguyen, le claviériste, chapeaute le gros œuvre en amont. Antoine Dawans endosse quant à lui la casquette de directeur artistique et coordonne cette grosse équipe.

Supernova, enregistré l'été dernier à l'habituel Koko Studio (transformé en plateau de tournage pour les clips) et mixé au Studio5 liégeois, verra le jour ce 4 mars. On y retrouve l'imagerie de la conquête de l'espace et des titres scandés en français ou en anglais, au gré du jardin des conviés. Un voyage intergalactique à la découverte de leurs univers respectifs mais à bord d'une fusée à l'âme ska. Au menu : la touche pop de Konoba, la patte singulière de Sacha Toorop, les jeunes voix de l'Anglaise Leonie Evans et de Muriel d'Ailleurs, de la chanson sous influence latine aux bons soins de Greg Houben, des vents hip-hop avec les R'tardataires ou encore la plume de Melon Coke, chanteur d'origine bulgare qui aida le groupe pour l'écriture de plusieurs morceaux... Et la liste n'est pas exhaustive.



Super Ska
Supernova
Autoproduction

www.facebook.com/superskamusic

RENCONTRE ROCK

Annabel Lee

BACK TO THE 90'S

Né en 2016 et fort de 3 EP's (*Wallflowers*, *Black Pudding* et *Little sad and not so sad songs*)

le trio bruxellois revient sur le devant de la scène avec un premier album *Let the kid go*, qui sortira le 20 mars prochain. Le single éponyme, disponible sur YouTube depuis novembre 2019, donne le ton du disque à venir et vous replongera certainement dans vos années grunge. Entre rock garage et indie pop, Annabel Lee livre un rock efficace et mélodique sublimé par une voix féminine, douce et mélancolique. 3 ans après leur premier titre *Best good friend*, rencontre avec Audrey Marot, chanteuse et guitariste et Vankou, bassiste du groupe, dans leur QG, un bar à vin, situé dans le quartier de Saint-Gilles.

JEAN-PHILIPPE LEJEUNE

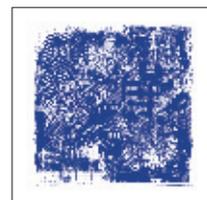
Il est un peu plus de 17H30 quand 2 membres d'Annabel Lee s'installent dans un bar qui se prépare à l'apéro du jeudi. Le duo, tout sourire, revient sur les débuts du groupe. Audrey et Vankou ont pas mal gravité dans le milieu punk. La chanteuse avait son propre projet guitare/voix, Auud, qu'elle a fait écouter à Vankou: *À l'époque, j'étais pris par d'autres choses, mais 2 ans plus tard elle est revenue avec de nouvelles compos et nous a proposé, à Charles-Antoine (du groupe «en pause» Mountain Bike - ndlr) et à moi de la rejoindre. Le groupe est né!* Après quelques changements de line up, c'est Hugo Claudel qui officiera à la batterie. Le choix de la langue était naturel pour ce groupe qui a grandi au son des Smashing Pumpkins, de



© Mathieu Gollivieux

Nada Surf ou de Nirvana: *L'anglais est plus évident pour moi*, précise Audrey. *Je n'ai pas un assez bon niveau de français pour jouer avec les mots. Et Vankou d'ajouter: Quand tu écris en anglais, il y a potentiellement une part de toi qui te dit que tu vas toucher un plus grand nombre de personnes.* Pourtant ce ne sont pas les stars du rock 90's qui leur ont donné le virus mais plutôt des groupes locaux. Nervous Chillin' pour Audrey, un groupe punk gaumais et Radiolina, pour Vankou, dans son Hainaut natal: *Si eux le font, nous aussi on peut le faire!* La rencontre avec Damien Aresta, guitariste de It It Anita et patron du label Luik Records (Alaska Gold Rush, Monolithe Noir, The Brums...) va radicalement changer leur parcours. Séduit, il signe le groupe pour leur 1^{er} EP *Wallflowers* et s'occupe de leur management. *Pour nous, la musique a toujours été un milieu «do it yourself». On organise les concerts, on invite les copains et ils nous invitent en retour... Avec Damien, c'est beaucoup plus pro.* Mais le côté famille est toujours là. Leur dernier clip, tourné avec une caméra et un spot, a été co-réalisé par Audrey et leur ancien batteur. De même que l'album à paraître enregistré par leur ami Baptiste, du groupe électro Oton. Cela donne un LP 10 titres plus mature, sur lequel on va

ressentir encore plus le côté 90's comme le confirme Vankou: *Sur notre premier EP, on nous qualifiait plus de rock garage en nous comparant à Courtney Barnett. Maintenant, nous sommes dans l'indie pop 90's mais toujours avec cette influence garage.* Un album décrit par le duo comme plutôt nostalgique ce qui ne l'empêche pas d'être dansant. *J'avais envie que l'auditeur écoute l'album en entier, ajoute Audrey, mais que les morceaux ne soient pas dans une continuité, qu'ils soient bien distincts avec des mélodies différentes.* L'album sortira le 20 mars en digital et dans les bacs en format vinyle car comme le soulignent Audrey et Vankou: *Quand on a travaillé sur un projet pendant un an, on a envie d'avoir plus que des données sur internet, on a envie d'un bel objet.* Rendez-vous est pris au printemps!



Annabel Lee
Let the kid go
Luik Records

www.facebook.com/AnnabelLeeBand



© Sangee Sangee

RENCONTRE INDIE POP

Endz

KIT MAINS LIBRES

Fabriqué au pays d'Arcade Fire, le nouvel album du trio bruxellois s'imprègne des couleurs locales pour dessiner des chansons inspirées de faits réels. Entre géopolitique et guitare électrique, shoegaze et nuit à l'hôpital, Endz se penche sur des questions de société avec des mélodies offensives et un groove irrésistible.

NICOLAS ALSTEEN

En 2017, Endz publiait un disque intitulé *Shake*. Sur la pochette, deux mains se frôlaient. Trois ans plus tard, les doigts profitent d'un nouvel essai pour s'enlacer à la vue de tous. Ces visuels sont signés par Tyler Spangler, un collagiste digital super actif sur les réseaux sociaux, explique le batteur Kevin Guillaume. La thématique des mains est un fil rouge. Sur notre premier disque, elles étaient séparées. Cette fois, elles se touchent dans un rapport de force : ces mains sont dans le combat. L'image est en phase avec l'évolution de notre son et les sujets abordés dans nos chansons. Le nou-

veau *Harmed* est effectivement bien plus rentre-dedans que son prédécesseur. Plus concis, mieux écrit, cet album s'est dessiné à l'ombre de la feuille d'érable. Après un concert à Courtrai en première partie du groupe The Besnard Lakes, nous avons parlé avec son chanteur, Jace Lasek, de la possibilité de venir enregistrer chez lui. Le gaillard vit à Montréal. C'est là qu'il a réalisé les disques de Suuns, mais aussi ceux de Wolf Parade, Esmerine ou Land of Talk. Bien décidés à saisir l'opportunité qui s'offre à eux, les Belges embarquent maquettes, textes et instruments à bord d'un avion. Une fois au Canada, Endz s'immerge dans l'objet de sa création. Nous étions loin de nos familles, de notre quotidien et des distractions habituelles, explique Fabrice Detry, le bassiste. Enregistrer à Montréal, c'était l'occasion de nous concentrer à fond sur les chansons. Enfermé dans un studio de midi à minuit, le trio laisse libre cours à ses inspirations. Nos morceaux découlent d'improvisations, souligne le guitariste Loïc Bodson. À l'origine, nous travaillons sans carte ni boussole. Pour trouver son chemin, Endz maintient le cap sur un son typiquement nord-américain. Nous sommes partis là-bas pour nous imprégner d'une esthétique. C'est aussi pour cette raison que l'album a été finalisé en compagnie de l'ingé-son Ryan Morey (Arcade Fire, Patrick Watson - ndlr). Tripartite soudée et bienveillante, la troupe met ses idéaux en musique. Complémentaires, les voix de Loïc Bodson et Fabrice Detry s'entrecroisent dans un va-et-vient de bonnes vibrations. Intermittent du chant, Kevin Guillaume se pose, lui aussi, derrière le micro le temps d'un morceau. Océan shoegaze traversé de vagues électriques, la musique de Endz flirte avec l'urgence du rock et l'évidence de la pop.

Après onze jours de travail intensif, le disque est bouclé. Le dernier soir, nous avons besoin de souffler. Alors, nous sommes sortis, indique Kevin Guillaume. Pour décompresser, Endz ne fait pas les choses à moitié : nous avons passé la soirée dans les sous-sols d'une église désacralisée. Là, les gens faisaient la fête en glissant sur un revêtement en granito : une véritable patinoire. À un moment, sans trop savoir comment, j'ai dérapé et ma tête a percuté le sol. Arcade sourcilière ouverte et clavicule cassée, le batteur de Endz gît dans une mare de sang. Il est resté inconscient pendant vingt minutes, se souvient Fabrice Detry. J'étais à genoux à côté de lui tandis que Loïc négociait une exfiltration d'urgence avec un agent de la sécurité. Finalement, une ambulance est arrivée et nous avons passé près de huit heures à l'hôpital...

De retour en Belgique avec un disque enregistré et des os fracturés, Endz remet ses idées en place et pose un titre définitif sur la pochette de l'album. *Harmed*, littéralement *Blessé*, est un clin d'œil à l'incident. Le thème de la blessure revient également dans plusieurs morceaux. De plus, ce titre prolonge les plaisirs d'un jeu de mots douteux. « Hands/Endz » pour les mains, Harms/Arms pour les bras : le champ sémantique est parfaitement respecté.

Concoctées en vase clos, les chansons de Endz ne sont pas pour autant déconnectées du monde extérieur. Tous nos textes sont inspirés par des faits d'actualité, explique Loïc Bodson. Dans les paroles, il est question du « *bashing* » sur les réseaux sociaux, des bombardements en Syrie, de la disparition d'Yvette Horner ou de Johnny Hallyday, mais aussi de Kim Kardashian et Donald Trump. Ailleurs, sous d'épaisses couches de distorsion, le morceau *Mighty Whitey* ose une étrange contorsion pour se glisser dans la peau d'un prédateur sexuel. Depuis l'affaire Harvey Weinstein, les voix s'élèvent et les consciences s'éveillent, remarque le bassiste. Un jour ou l'autre, nous avons tous été confrontés à un cas de figure gênant : amitiés, connaissances proches ou lointaines, ont joué avec le feu. En tant que témoin, quel est notre responsabilité face à des faits de prédateurs sexuelles ? Écrire une chanson sur ce sujet, c'est le point de départ d'une vaste réflexion. Des couplets pour cogiter, des mélodies pour cicatriser les plaies : Endz porte secours au rock avec amour et bienveillance.



Endz
Harmed
(Finalistes/Luik Records)

RENCONTRE JAZZ ELECTRO

Glass Museum

DUO COMPLÉMENTAIRE ET ÉLÉMENTAIRE

Au départ, ils sont deux, dans une formule piano-batterie peu courante. *Deux*, c'est d'ailleurs le titre de leur premier album, paru en 2018. Entre-temps, Glass Museum a fait du chemin, puisque leur deuxième album, qui paraît en mars, s'appelle *Reykjavik*. Le duo a bien sûr gagné en maturité et, avec une petite aide de l'électronique, déploie maintenant des ailes orchestrales.

DOMINIQUE SIMONET

D'un côté, Antoine Flipo, pianiste, a fait dix ans d'académie de musique à Tournai. *J'ai étudié les grands compositeurs*, dit-il, *j'ai beaucoup aimé ça, donc ça se ressent très fort dans notre musique, notamment l'aspect romantique*. Ses compositeurs favoris ? Rachmaninov, Chopin, Schubert. Puis, Antoine a fait bien d'autres choses, *musique festive, jazz, d'autres influences qui sont venues s'accrocher à notre projet, Martin et moi*. Martin Grégoire donc, batteur, a commencé à l'âge de neuf ans en autodidacte. Après ses études secondaires, il a passé un an dans une école de musique en Angleterre, l'Academy of Contemporary Music (ACM) à Guildford, dans le Surrey. Son univers pop rock initial s'est ouvert au rock progressif et mathématique, à la musique instrumentale et expérimentale. En s'associant avec Antoine, il a développé son attrait pour des artistes de jazz modernes comme Tigran Hamasyan ou GoGo Penguin, Marc Moulin ou Aka Moon. Quant au nom Glass Museum, ils l'ont trouvé sur *Millions Now Living Will Never Die* (1996), le deuxième album de Tortoise, groupe de Chicago inclassable, passionnant, instrumental également.



© Barthélemy Drocobect

Glass Museum, ça peut aussi être perçu comme une référence à Philip Glass...

Martin Grégoire : C'est marrant parce que, à la base, on ne pensait pas du tout à lui. La consonance du nom nous plaisait, notamment pour l'aspect « glass », le verre à la fois puissant et fragile. Une espèce d'hommage à Philip Glass ? Son approche néoclassique répétitive est intéressante en tout cas.

Antoine Flipo : En fait, le nom Glass Museum a pris du sens au fur et à mesure du développement du groupe, de la compréhension de notre musique. On joue face à face, il y a un jeu de partage entre nous deux, un jeu de miroir. Du coup, cet aspect esthétique du verre collait bien au projet. Ce sont toutes des réflexions faites a posteriori, après le choix du nom.

Paradoxalement, la vidéo du titre Colophane vous montre tous les deux, piano droit et batterie, dos à dos, au milieu d'un pré...

M.G. : C'est la seule session acoustique qu'on a faite réellement, en vidéo, alors que toutes les compos partent de cela, à la base. On rajoute de l'électro en studio et en concert.

A.F. : Vu qu'en live, on joue tout le temps face à face, là, justement, l'idée était de changer, de faire l'opposé. On se retrouvait dans un plaine, juste à côté de chez moi, de la maison de mes parents ; on avait déplacé le piano en plein milieu de ce champ. En fait, c'est une histoire d'ouverture vers l'espace immense autour de nous. On trouvait cela beau de faire l'opposé du live pour contempler la nature autour de nous.

La nature est-elle une source d'inspiration pour vous ?

A.F. : Oui, ça c'est sûr, on ne fait pas une musique à paroles, mais à paysages. On pose le cadre d'un décor dans chaque composition qu'on réalise. Ici, pour l'album, il y a une sorte de concept général, c'est celui du nord, du froid, un rappel aussi de la glace, de par notre nom. Mais chaque morceau en tant que tel évoque un lieu naturel. On compare souvent notre musique à de la musique de film, ce qui n'est pas vraiment le cas, mais, par contre, on peut dire que c'est une musique où l'auditeur va pouvoir imaginer vraiment ce paysage que nous avons dessiné en composant.

M.G. : *Reykjavik*, c'est vraiment cette idée des grands espaces, ça peut être quelque chose de très aérien, mais aussi de sous-marin. Il y a des ambiances un peu romantiques de paysages, parfois calmes, parfois rassurants, parfois plus déchainés.

Nimbus, c'est en référence au nuage associé à la pluie et au vent, comme à la portance ?

M.G. : Oui, c'est un nuage. Chaque titre de l'album fait référence à un élément. Par exemple, *Sirocco* est un vent du sud, *Nimbus Part 1 et 2* c'est un nuage, quelque chose de plus sombre, de plus dramatique.

A.F. : Pour *Nimbus*, on a une fin très aérienne, sur laquelle on se sent soulevé, porté, avec des temps forts très éloignés les uns des autres. On a vraiment l'impression de rebou-

dir et de prendre son envol. *Sirocco* est plutôt une chanson du sud, qui a quelque chose de ternaire, avec le côté granulaire du sable.

Dans votre musique, vous êtes à deux et on a vraiment l'impression d'une dimension orchestrale.

A.F. : C'est toute la complexité de la mise en live de notre projet. Il faut jouer avec toutes ces sonorités autres que le piano pour pouvoir ajouter de la profondeur au son. Je rajoute des sons de violons, des sons électroniques, des basses, qui permettent de prendre l'auditeur un peu par la main. C'est ça l'idée.

M.G. : L'idée est aussi de partir de quelque chose de très épuré, de très simple, vers quelque chose de plus complet et plus intense.

En même temps, cela ne sonne pas « artificiel ».

A.F. : Pour le nouvel album, on a voulu faire quelque chose de plus travaillé. Mais effectivement, il faut que l'ajout de sons extérieurs ne soit pas perçu comme tel. C'est la recherche du bon équilibre entre les deux sons qui sortent du piano et de la batterie, et des ajouts qui puissent juste soutenir ce que l'on joue, pas beaucoup plus.

Votre album est signé sur le label gantois Sdban/News, comme STUFF, TaxiWars de Tom Barman...

A.F. : Je crois que ça fait sens car il n'y a pas de label équivalent en Wallonie. En Flandre, il y a quelques labels de jazz moderne, parce qu'il y a plein d'artistes dans le style là-bas. Pour nous c'était logique. On joue dans des réseaux un peu plus niche, plus jazz, un peu moins en Belgique et un peu plus à l'étranger. On s'adresse à un public plus ciblé que le public généraliste du début. Le jazz est un langage assez universel, et c'est autant la mode en Wallonie qu'en Flandre, voire un peu plus en Flandre. C'est un public de mélomanes qui va se déplacer, et on s'inscrit là-dedans de plus en plus.



Glass Museum
Reyhjavic
Sdban Records

www.facebook.com/glassmuseum

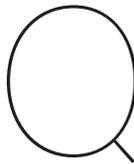
RENCONTRE JAZZ

Félix Zurstrassen

NOVA

Bassiste réputé et sideman très demandé (Typh Barrow, Antoine Pierre Urbex, Pierre de Surgères, Tree-Ho!...), Félix Zurstrassen publie *Nova*, son premier album en leader avec Antoine Pierre à la batterie, Nelson Veras à la guitare et le saxophoniste Ben van Gelder en invité. Un projet mûrement réfléchi pour un résultat à la hauteur des attentes.

JACQUES PROUVOST



Quand on apprend la musique c'est, au départ, pour jouer celle des autres. À quel moment avez-vous eu le besoin d'écrire pour vous ?

Quand j'étais au Conservatoire de Bruxelles, à 22 ans, je travaillais énormément la basse électrique et parfois je me lassais. Je me mettais alors au piano et cela m'ouvrait d'autres perspectives, cela me permettait de découvrir l'harmonie et les mélodies différemment. J'ai composé spontanément à ce moment-là des titres comme *Ymack* ou *Aurora*, qui figurent d'ailleurs sur l'album.



© Delphine Gibson

dix ans là-bas. Il a un son magnifique qui s'intègre à la perfection à l'esprit de ma musique.

Vous avez mis beaucoup de temps pour réaliser cet album.

Les compos devaient être travaillées. Le fond devait être riche. Je voulais que ce soit une musique qui vive et qui se réécoute. Je voulais pouvoir faire évoluer mon langage à travers ces morceaux. J'ai pris le temps de penser la pochette, de trouver des dates (une tournée en mars) et de bien enregistrer.

Avec l'ingé-son Philippe Teissier du Cros !

Oui, il a un sens de l'acoustique incroyable. Cela me permettait de rencontrer quelqu'un d'autre et d'avoir un autre point de vue. Il a participé aux prises de décisions et son avis était important. Il a fait des remarques totalement justifiées qui m'ont fait réfléchir. C'est un album que je veux pouvoir réécouter dans quelques années sans avoir de regrets.

D'où viennent vos inspirations ?

À cette époque j'écoutais beaucoup Brad Mehldau. On retrouve sans doute son influence dans ma musique. Mais j'étais assez fan aussi de Steve Coleman et de toutes les musiques conceptuelles. Il y a de ça aussi dans ma façon d'écrire, un rapport avec la musique contemporaine et les polyrythmies. La manière dont je traite la mélodie et l'harmonie est cependant moins abstraite, c'est plus « chantant ».

L'écriture était destinée à un trio avec guitariste ?

Lors d'une résidence avec d'autres musiciens, dans un tout autre contexte, j'avais amené *Songe d'Or* et *Clair Nocturne*. Cela m'a donné envie de diriger mon propre projet. Je compose au piano mais je ne voulais pas de piano dans le groupe. J'ai demandé à Nelson Veras, de nous rejoindre, Antoine et moi. C'est un guitariste qui a beaucoup d'expérience, qui sait se défaire des contraintes rythmiques et qui sublime la musique.

Du trio, vous êtes passé au quartette en invitant le saxophoniste Ben van Gelder.

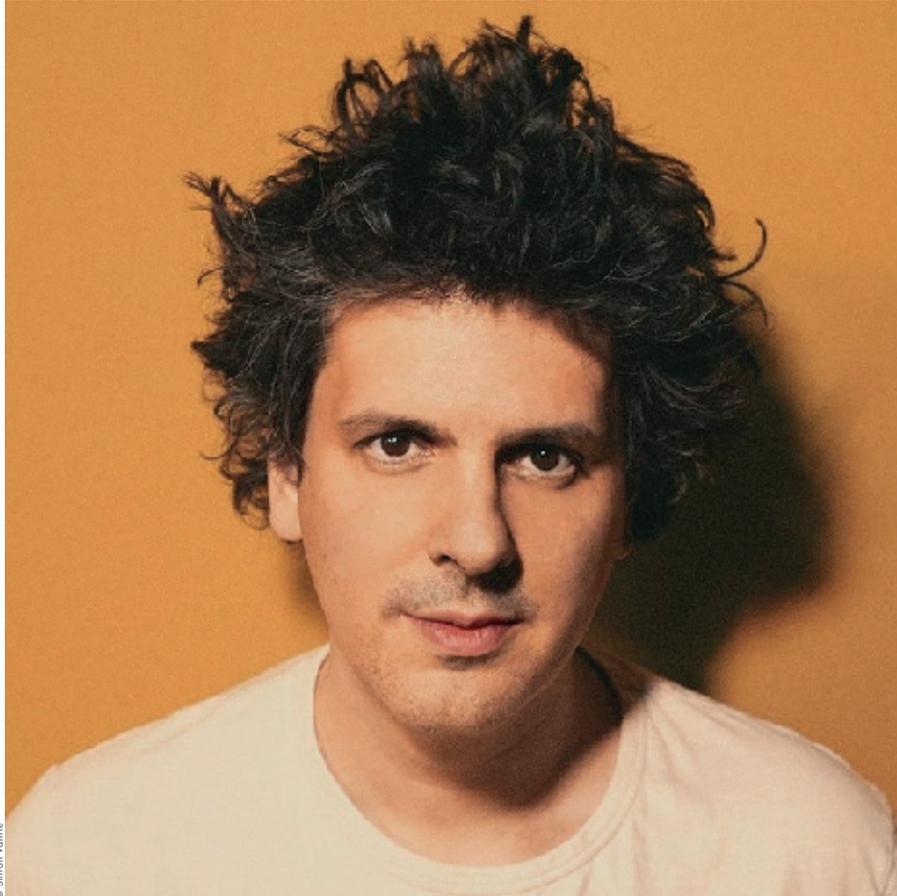
Il s'est dégagé au fil des concerts, qu'il y avait de l'homogénéité mais qu'il fallait parfois trouver un relief sonore plus marqué. D'où le fait de jouer en duo ou d'amener de la diversité avec un invité. Ben revenait des States après



Félix Zurstrassen
Nova
Igloo Records

www.felixzurstrassen.com

TRAJECTOIRE



Baptiste Lalieu **LE MOMENT PRÉSENT**

Chanteur, comédien, auteur, dessinateur... Le Montois de 42 ans multiplie les activités et les défis pour ne pas s'ennuyer. Sans jamais tirer des plans sur la comète, il préfère s'ancrer dans le sol et vivre au jour le jour. Celui qui répond au nom de Saule s'apprête à publier son cinquième album dans quelques mois, pour lequel il a décidé d'être plus exigeant que par le passé.

LOUISE HERMANT

son de disques me dit que je vais devoir arrêter de donner mes cours car je vais être fort demandé. Après plus de quinze remplacements, il se rend finalement compte que oui, elle avait raison.

Son rêve ultime se réalise, sortir un album. Depuis tout petit, il baigne dans la musique grâce à sa mère qui est fan de bonnes chansons italiennes, des Beatles et de Janis Joplin mais aussi à son père qui écoute plutôt les Who, Frank Zappa et Led Zeppelin. Il prend la première fois le micro à neuf ans lors d'une fête de famille avec son cousin qui avait un groupe de musique. Ils reprennent *Hélène* de Roch Voisine, un choix qui le fait beaucoup rire maintenant. *Je vois toute ma famille avec une gueule jusque par terre. Il y a dix secondes de silence et puis tout le monde me dit que je chante bien. J'étais très surpris.*

Vers la fin de l'adolescence, il intègre un groupe de rock dur et s'inscrit au Conservatoire de théâtre après avoir joué dans quelques pièces lorsqu'il était à l'internat. *Je n'avais pas trop réfléchi au fait que je n'avais jamais pris de cours, que je ne savais pas lire en alexandrin, que j'avais une mauvaise diction, que je me tenais tout voûté comme je suis grand. Je pense que j'ai fait le pire examen qu'ils aient jamais vu de leur vie et c'est pour ça que j'ai été pris! Je suis arrivé un peu par la fenêtre, je ne prends jamais les grandes portes d'entrée, moi. À ce moment-là, le gaillard d'1,97m se laisse porter, heureux de réciter du Baudelaire l'après-midi et de hurler dans un micro le soir. Il travaille aussi à la Médiathèque, où il découvre le jazz, la musique tzigane, le folk indé... À l'époque, je bouffais tout et j'ai gardé cette boulimie musicale. Pour me dire « on va voir cet artiste en concert » et que je dise ensuite que ce n'est pas trop ma tasse de thé, il faut vraiment aller loin.*

Lors du spectacle de fin d'année au Conservatoire, plusieurs scénettes sont présentées. Baptiste Lalieu et un de ses camarades se chargent de faire des petites chansons en guise d'intermède. *Ça a super bien marché, les gens sont venus me dire que ça m'irait bien décrire des chansons en français. J'étais étonné. J'ai commencé chez moi à prendre une guitare et à composer. Cela a ouvert quelque chose que je n'avais pas du tout prévu. Madame Pipi est la première chanson qu'il écrit, un titre qu'il chante toujours aujourd'hui. Dans son carnet, il griffonne sans arrêt des textes, cela devient rapidement un besoin vital. Si je n'écris pas, je deviens super chiant et dépressif. C'est mon mode de fonctionnement pour me sentir en équilibre avec moi-même. Résultat : pour chaque disque, Saule a toujours au moins 60 chansons en stock.*

La suite, on la connaît. Après un premier album acclamé, l'artiste de 42 ans publie *Western* en 2009, *Géant* en 2012 et *L'Éclaircie* en 2016. *Je ne regrette aucun disque, je les ai tous faits de manière sincère et j'en suis très heureux. Mais rétrospectivement, je me dis que ça manque peut-être un peu de cohérence, j'aurais dû prendre plus de recul. Aujourd'hui, c'est la première fois que je me dis que je ne sors rien tant que je ne suis pas 100% satisfait. Peut-être que cela vient avec une certaine forme de maturité...* Son troisième album produit par l'artiste britannique Charlie Winston va davantage pousser sa carrière et lui ouvrir les portes de la France. Leur single *Dusty Men* devient un tube inoubliable, un titre qui lui a rapidement échappé. *Ce qui est paradoxal avec ce titre, c'est que les gens ne m'ont pas du tout identifié. En France, les gens pensaient que c'était Mathieu Chedid ou Julien Doré qui chantait avec Charlie Winston. La chanson est plus connue que son auteur, mais c'est souvent ce qui arrive avec les tubes. Pour son prochain album, il admet vouloir désormais enfoncer le clou outre-quiévrain, mais que cela se fera au jour le jour, tranquillement.*

Si ces derniers temps Baptiste Lalieu est forcément concentré sur Saule, il a également plein d'autres projets sur le feu. *Si je ne travaille que sur une seule chose, j'ai l'impression de m'enfermer. J'ai toujours besoin d'être sur plusieurs projets à la fois, c'est comme des vases communicants : l'énergie de l'un m'en donne pour un autre. Pour ces raisons, il va recommencer des concerts avec son groupe de rock Gonzo, s'attaquer à une comédie musicale pour adulte après en avoir créé une pour enfant en 2015, travailler à nouveau avec le metteur en scène Franco Dragone, mais aussi publier un livre qui rassemble ses dessins et plein de petites lettres qu'il s'est écrites. Également au programme : l'écriture d'un film dans lequel il suivrait toutes les étapes, du scénario à la musique en post-production.*

Le papa de deux enfants avait déjà touché au cinéma en 2018 dans le long-métrage de Samuel Tilman, *Une part d'ombre*. Il est même nommé par la suite aux Magrittes comme Meilleur espoir masculin. Une expérience qu'il a trouvée totalement dingue. *C'était une grande frustration pour moi d'avoir fait le Conservatoire il y a 15 ans et de n'avoir jamais tourné dans un film. Je me disais que je n'allais pas être à la hauteur, je n'avais pas de bouteille, pas d'expérience. Comme d'habitude, je me sens toujours illégitime, mais j'y suis allé malgré tout. Une leçon dont chacun devrait sans doute prendre de la graine, paraît qu'il n'y a pas mieux pour faire pousser un saule.*

Quinze ans, déjà! Plus d'une décennie que Baptiste Lalieu roule sa bosse dans le milieu artistique. Sous son nom de scène Saule, il s'apprête à sortir son cinquième album dans quelques mois et vient tout juste de sortir un EP, *Verso*, pour faire patienter son public. Lorsqu'on le rencontre tôt le matin dans un petit café à Uccle, le Montois confie trouver sa situation et son succès surréaliste. *Je me réveille tous les jours en me disant, purée! Mais quel bol! Ses disques d'or et ses tournées à guichet fermé ne lui ont jamais fait tourner la tête, bien au contraire. Ses remises en questions lui servent de guide.*

Alors qu'il venait de terminer l'enregistrement de nouvelles chansons après des mois passés en studio, Saule décide de tout bazarder. *Je suis sorti de là et je n'étais pas heureux de ce que j'avais fait, je n'étais pas content de moi. J'ai eu l'impression de faire un copier-coller de ce que j'avais fait jusqu'ici. Je me suis imaginé en train de m'ennuyer sur scène. L'amusement est le curseur central de sa carrière. Si le plaisir n'est pas au rendez-vous, c'est sans doute qu'il n'est pas dans la bonne direction. Pour vaincre l'ennui, il a contacté plein de copains musiciens comme les Puggy, Girls in Hawaii ou encore Balthazar. Je leur ai simplement dit : on va jouer de la musique, on ne va pas chercher la finalité, on va juste s'amuser. Ils étaient tous ok. L'auteur-compositeur estime que les artistes ont beaucoup à réapprendre de quand ils étaient enfant. On est dans l'instant, on joue, on s'amuse. Et si on ne s'amuse pas, on s'arrête tout simplement.*

Baptiste Lalieu observe un rapport intense avec le temps. La lecture du livre *Le pouvoir du moment présent* d'Eckhart Tolle l'a d'ailleurs beaucoup inspiré. Depuis le début, il préfère regarder le jour présent et ne pas trop réfléchir au lendemain, il viendra de toute façon bien assez tôt. *J'ai toujours travaillé de manière intuitive. Je ne savais jamais trop où les choses allaient me mener. Lorsqu'il publie son premier opus, *Vous êtes ici*, en 2006, il donne encore des cours de théâtre à des enfants. À ce moment-là, je n'y crois toujours pas, je me dis : C'est ça oui, bien sûr, je vais sortir un disque et ça va marcher! Ce n'était pas du tout crédible pour moi. Ma mai-*

ZOOM



Variations sur le même thème

Signe du dynamisme de notre scène, les collaborations entre artistes issus des musiques actuelles et ceux du monde classique se multiplient. Lorsque qu'elles dépassent le coup marketing ou la simple juxtaposition des genres, ces expériences ouvrent les espaces de la création et font voyager le public loin de ses repères. Explications.

LUC LORFÈVRE

Vingt-quatre septembre 1969. C'est le branle-bas de combat au vénérable Royal Albert Hall de Londres. Deep Purple enregistre *Concerto For Group and Orchestra*. Composé par le claviériste John Lord, cet album mêle les cordes des guitares électriques hurlantes de la formation hard-rock anglaise à celles plus conventionnelles des violons du London Philharmonic Orchestra. Et sans être pour autant le premier projet à réunir pop et musique classique (*Eleanor Rigby* des Beatles date de 1966, *Nights In White Satin* de The Moody Blues de 1967), ce disque ouvre définitivement une brèche dans laquelle plusieurs générations d'artistes vont s'engouffrer.

Cinquante ans plus tard, le monde classique et celui des musiques actuelles (pop, rock, hip-hop, électro) sont plus que jamais unis par les liens du mariage. Et comme tout mariage, c'est pour le meilleur et aussi pour le pire. De Metallica à Florent Pagny, en passant par Kayne West (*Late Orchestration* en 2005 avec un orchestre à cordes féminin) ou le récent album posthume de Johnny en mode symphonique, ces unions font trop souvent passer le coup « marketing » avant la dimension artistique. Mais s'il est vrai que les maisons de disques peuvent y voir un simple outil servant à refourguer du back catalogue, relancer une carrière, ressusciter des morts ou faire patienter les fans, ces collaborations débouchent aussi sur des projets à haute valeur ajoutée qui ont du sens. *En musique, il est toujours question d'héritage*, rappelle Paul-Henri Wauters, directeur du Botanique qui s'est fait depuis longtemps l'ambassadeur de ces rencontres entre le monde classique et celui des musiques actuelles. *Tant le rock, que le hip-hop ou l'électro reposent sur des codes qui existent depuis des centaines d'années. L'écriture rythmique, l'harmonie, les mesures à quatre temps, la répétition d'un thème pour capter l'attention... Vous trouvez ces éléments aussi bien dans des lieder de Franz Schubert que chez les Beatles. Lorsque nous proposons au Botanique une création où des instrumentistes de l'Ensemble Musiques Nouvelles dirigés par Jean-Paul Dessy travaillent avec le rappeur Pitcho, nous ne faisons que perpétuer cet héritage.*

SORTIR DE SA ZONE DE CONFORT

Pour qu'elles portent leurs fruits, ces collaborations doivent être mûries en amont et se doter d'une dimension humaine. *C'est un investissement. Il faut susciter les rencontres, fixer un cadre, écrire de nouveaux arrangements, organiser des répétitions. Cela nécessite un enthousiasme mutuel et beaucoup d'empathie des artistes*, précise encore Paul-Henri Wauters. Un message reçu cinq sur cinq par le duo féminin urbain Juicy. Le 29 avril, Julie Rens et Sasha Vovk présenteront aux Nuits Botanique leur création « Juicy Orchestra », où elles interpréteront leur répertoire avec un ensemble riche de quatorze cordes et sept flûtes. *À la sortie de notre second EP en 2019, nous avons eu l'envie d'offrir une autre manière d'écouter notre musique*, expliquent-elles. *Nous avons joué au VK, à Bruxelles, avec un quintette à cordes et deux flûtes. À Dour, l'été dernier, nous étions entourées de cuivres. Cette nouvelle création au Botanique répond à la même démarche. On a toujours rêvé de ça. Nous avons toutes les deux étudié la musique classique. Jean-Marie Rens, le papa de Julie, est compositeur. Il signe tous les arrangements de Juicy Orchestra. C'est toujours du Juicy, mais la proposition est différente. Ce n'est pas la même énergie qu'en duo. Le public peut découvrir plus de nuances dans nos chansons et ça nous permet d'emmener le projet encore plus loin.*

S'ils suscitent l'intérêt, ces projets n'ont pas toujours le retentissement qu'ils méritent. Ils motivent moins le public qu'un concert formaté et coûtent plus cher. Ils doivent aussi faire face à des mentalités conservatrices, voire élitistes de certains acteurs. *En Allemagne, l'opéra est beaucoup plus populaire qu'en Belgique parce que les tarifs sont plus accessibles*, constate Paul-Henri Wauters. *En Belgique, les lieux où on diffuse de la musique sont encore trop cloisonnés, ajoutent les filles de Juicy. Pour les puristes, un groupe jazz qui ne joue pas dans un club spécialisé n'est pas vraiment considéré comme un projet jazz. Le classique a aussi du mal à sortir de sa boîte alors que les musiciens issus de ce milieu sont toujours excités de se frotter à d'autres styles. Dans les gros festivals populaires d'été, on met l'accent exclusivement sur les tendances musicales du moment. Pourtant, si on programmait un ensemble classique sous un chapiteau à Dour à 1h du matin, il y aurait des réactions étonnantes.*

UN LANGAGE COMMUN

Avec le quatuor à cordes Echo Collective qu'elle a créé avec l'Américain Neil Leiter, la violoniste Margaret Hermann, qui a été formée au Conservatoire, a l'opportunité de tourner dans l'Europe entière dans des clubs rock, mais aussi des églises et des théâtres. Son répertoire ? Plus vraiment du classique, certainement pas de la pop. *Pour définir notre style, on parle parfois de drone ambient et même de post-gothique*, dit-elle en rigolant. *Mais le terme néoclassique me convient parfaitement.* Après *Plays Amnesiac* (2009), projet initié par l'Ancienne Belgique où le quatuor réarrangeait l'intégralité de l'album *Amnesiac* de Radiohead, Echo Collective vient de rendre hommage au compositeur islandais Jóhann Jóhannsson (disparu en 2018) sur *12 Conversations with Thilo Heinzmann*, disque paru sur Deutsche Grammophon, le label de référence en matière classique. *Lorsque nous présentons ces deux projets en concert, l'audience est mixte, l'âge moyen situé entre 35 et 45 ans. Le public ne vient pas pour se défouler ou pour danser, mais pour écouter. L'offre s'adresse à tout le monde. Il n'y a pas de frontière. Avec Echo Collective, nous gardons le son de la musique classique et de nos instruments acoustiques mais on expérimente sur la texture et les arrangements.*

Parallèlement à Echo Collective, Margaret Herman met aussi régulièrement son bagage classique au service de la chanson française (Dominique A, Samir Barris, Ivan Tirtiaux), voire de la pop (River Into Lake). *Si c'est fait avec cœur et qu'il y a du sens à collaborer ensemble, l'expérience peut s'avérer particulièrement intéressante. Quand vous jouez avec un musicien d'un autre background, vous ne théorisez pas. La musique fonctionne comme un langage. Vous communiquez, vous essayez de vous comprendre et vous partagez. Le son et les émotions priment toujours sur la technique. De manière générale, des musiciens autodidactes ont une liberté qui leur permet de s'exprimer différemment que ceux évoluant dans le monde classique. Ma formation me permet, par contre, d'être plus rapide pour retranscrire la musique. Nous avons appris la musique de manière différente mais ça se complète.*

Le parcours d'Echo Collective montre que ces mariages entre musiques classique et musiques « d'aujourd'hui » peuvent se prolonger au-delà d'une création, d'un « side project » ou d'une commande d'un centre culturel. Après avoir réinventé le répertoire de Radiohead et celui de Jóhann Jóhannsson, Echo Collective prépare actuellement un album de compositions originales. *La création Juicy Orchestra nous donne plein d'idées pour notre premier album que nous enregistrons actuellement*, déclarent Julie et Sasha. *Jean-Marie Rens va nous écrire des arrangements, nous inviterons d'autres musiciens sur le disque, il y aura des cordes.* Et Paul-Henri Wauters de conclure. *Il n'y a pas, d'un côté, la musique classique et, de l'autre, les musiques actuelles. Il y a de la musique. Point.*

ZOOM



Que reste-t-il du punk?

À la manière du Monstre du Loch Ness et de l'allocation universelle, le « punk » revient régulièrement dans l'actualité. Pour l'heure, c'est au Brussels Design Museum (ADAM, jusqu'au 26 avril) avec une expo intitulée *Punk Graphics*. Le terme est depuis belle lurette entré dans le langage commun, au point d'en oublier parfois ce qu'il signifiait à l'origine. D'où la question posée ci-dessus : une question quasiment existentielle pour certains !

DIDIER STIERS

I en va de l'expo au Brussels Design Museum comme des images belges : c'est un peu de tout ! Ce fameux graphisme punk si influent s'y montre sous la forme de pochettes de disques, de flyers, d'affiches, de pubs, de magazines, de fanzines et autres artefacts. Un peu de tout donc et le visiteur se retrouve parfois même fort éloigné du sujet. *Dans l'une des salles, on trouve un million de bazars où, à mon avis, il y a tout et n'importe quoi, et plein de références qui n'ont rien à voir avec le punk. Ensuite, tu as la salle belge, avec les Kids, les Kids, les Kids... Et puis les Mad V, deux ou trois autres, et point à la ligne.* Si Yves Kengen a visité l'expo en question et malgré tout découvert l'une ou l'autre chose qu'il ne connaissait pas, comme certains détournements d'images d'actualité et de titres de journaux, la rigueur avec laquelle le sujet a été traité sur le plateau du Heysel le laisse dubitatif. Le chanteur et guitariste de Raxola (dans le civil, frère d'Odieu) n'en a pas moins profité de sa visite pour glisser dans cette même salle belge la pochette du premier album de son groupe ! Après tout, elles ne sont pas légion, les formations de la première vague punk made in le Plat Pays à avoir alors existé sur vinyle ! Clin d'œil provoc', geste revendicatif, auto-dérision comme on l'aime par chez nous ? C'est comme on veut, mais on a surtout envie de se dire un truc : punk un jour, punk toujours !

D'ABORD AMÉRICAIN ET ANGLAIS

Bon, reprenons... On prête à l'Américain Roderick Edward « Legs » McNeil d'avoir popularisé le terme en lançant, avec deux camarades, un magazine chroniquant dans les années 70 la scène punk new-yorkaise. *Punk* était donc le titre de la dite publication, un titre imaginé par ses soins. Certes, le mot lui-même n'est pas de son cru mais il n'avait encore jamais servi pour être une telle étiquette, et pas seulement musicale. De nombreux acteurs vont, pendant la deuxième moitié des années 70, le décliner en musique et visuel(s), en faire une culture et même un état d'esprit... ou une philosophie de vie. La chose s'illustre notamment dans l'indispensable lecture qu'est *Please kill me*, un gros et savoureux bouquin coécrit justement par McNeil.

La vague punk (ou « les » vagues en considérant que l'Angleterre cuisina l'appellation à sa sauce très british) finit forcément par atteindre nos contrées. Le son de l'époque s'écoute désormais sur des compiles comme *Everything is shit: Punk in Brussels 1977-79* (sorti en 2016 chez Sub Rosa), *Bloody Belgium* ou encore les trois volumes de *Bloodstains across Belgium* (Atomium Records). Les groupes s'appellent alors The Kids (d'Anvers), X-Pulsion, Contingent, Raxola et Hubble Bubble qui compte en ses rangs un certain Roger Joret pas encore connu sous le pseudo Plastic Bertrand. Du côté de Chainsaw, on retrouve Dan McRoll qui, comme nous le rappelait Serge Coosemans à l'occasion d'un podcast pour le Focus/Vif, fut aussi journaliste chez « More », le premier rockzine belge, et animateur sur Radio Brussel, la première radio pirate (pas libre, pirate !) de la capitale. Phallus Band, avec Jean-Claude Doppée alias « le Dop » à la guitare, chante en français (*J'ai perdu mon phallus*). Spermicide lâche *Belgique*, brûlot devenu mythique. Thrills compte en ses rangs Xavier Ess, Stephan Barbery et Alain Lefebvre : le premier se manifestera plus tard dans *Intérieur nuit* et *Hep taxi* ! du côté de la RTBF, le second avec Digital Dance, Snowy Red, Marine, Kid Montana et puis Babils, quant au troisième, également dans Ma-

rine et Digital Dance, il sera aussi le fondateur en 2007 du label numérique Off Records. Les Mad Virgins, « les Mad V » comme disent les anciens, sont toujours actifs même s'il y a de l'eau dans le gaz avec leur batteur. On appelle ça des divergences artistiques : *Ils veulent se diriger vers du punk basique et uniquement du punk basique*, déplore-t-il quant à ses camarades.

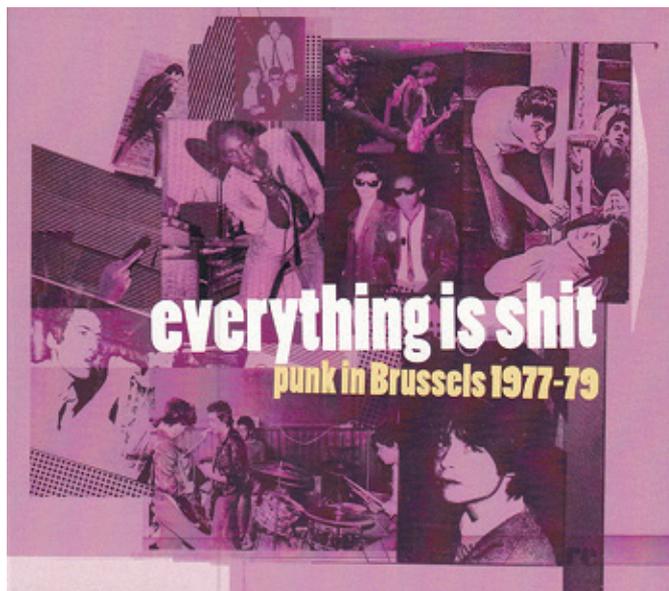
CONCOURS ET BRICOLAGE

Bruxelles, qui compte une poignée de lieux, est alors le théâtre de concerts improvisés, dixit le communiqué de presse accompagnant la compile de Sub Rosa. La scène compte un petit millier d'acteurs et de fans, certains se retrouvant le temps d'un festival : The First Belgian Punk Contest, organisé le 18 mars 1978 dans l'arrière-salle du resto Le Vieux Saint-Job à Uccle (*voir notre rubrique « C'était le... » - ndlr*). Quarante ans plus tard, le Barlok est le théâtre d'une seconde édition à laquelle participent notamment Mad Virgins et Raxola. *Le jury comptait tous les vieux croûtons qu'on aime bien, s'amuse Yves Kengen. Il y avait Pompon que j'adore, Alan Ward qui a été chanteur de Bastard, avec qui j'ai joué tout comme Brian James des Damned... Et on a vu défiler une vingtaine de groupes sur deux jours, c'était bien rigolo.*

Que reste-t-il de tout cela aujourd'hui, alors que les outils informatiques ont mis le « do it yourself » à la portée du premier venu ? Tout, d'après Yves Kengen. L'histoire, les disques, des festivals, les témoignages... La preuve : on en fait même des expositions ! *Il reste aussi l'esprit, il reste du public pour ce genre de musique. Des groupes qui se disent punk, mais qui n'ont plus rien à voir avec ce qu'était le punk à l'époque. En même temps, qui suis-je pour juger de ce qui est punk et de ce qui ne l'est pas ? Mais voilà, il reste plein de choses du punk. Une influence, aussi, sur la musique qui a suivi... Et donc, ce n'est pas qu'un truc de musée ou d'expo ! Ça reste vivant, tout à fait ! Après, les définitions varient. La musique punk qu'on entend aujourd'hui ressemble plutôt à une espèce de thrash metal hurlant ou alors à ce que font des groupes de l'époque qui se reforment, comme les Buzzcocks ou les Bollock Brothers... et qui sont un peu les tenants de la ligne, de l'esprit. C'était quand même des chansons !*

PAS QUE DU ONE, TWO, THREE, FOUR

J'ai aimé les Ramones, en ayant bu de la vodka et pris du speed, avoue en rigolant Renaud Mayeur alias Dario Mars. J'ai adoré ça, mais je ne prends plus de speed ! Et le punk, ce n'est pas que les Ramones ! Je préférerais les Damned ou les Pistols qui ont fait des putains d'albums. C'est de la musique : Never Mind the Bollocks, c'est un putain d'album de rock ! Les grattes, c'est Chris Spedding en partie, c'est joué... Yves Kengen ne dit pas autre chose, quand il évoque ceux qu'il a vu passer lors de ces deux « contests » ou dans les festivals à l'affiche desquels Raxola s'est également produit. Tu as pas mal de bons groupes qui sont bien au point, qui jouent bien mais qui n'ont pas de morceaux vraiment « épastrouillants ». Pour moi, c'est la différence. La qualité des morceaux. Si tu prends les groupes punk de la fin des années 70, ceux qui ont percé, Clash, Pistols, Damned, ils avaient de bonnes chansons ! New Rose, c'est vraiment une bonne chanson ! London Calling, qu'on le veuille ou non, et je ne sais pas si eux le voulaient, mais c'est un hit ! Et de citer encore I Don't Like Mondays des Boomtown Rats, The Adverts avec Gary Gilmore's Eyes, les Slits, Generation X... C'étaient des chansons, il y avait de la compo, des idées. Je trouve que



© Vincent Evaratts

ce que j'ai vu là, c'était un peu pauvre au niveau de la créativité. En d'autres termes, si l'énergie est indéniable : Il ne suffit pas de venir avec une crête et de bouger pour faire un bon groupe punk. Il faut aussi qu'il y ait un peu de contenu, et des paroles si possible...

Militant de gauche dans l'âme, Yves Kengen dénonce dans ses textes en anglais les turpitudes du monde, écrit à propos de Raxola Jean-Marc Quintana dans *Voix de garage : pépites oubliées du punk rock 1977-1978* (Ed. Camion Blanc). Si la musique a changé, s'est « métissée », l'esprit, lui, n'a pas pris une ride. Après tout, le monde d'aujourd'hui ne ressemble pas plus à un paradis que celui de 1977. L'esprit, c'est quand même la critique de l'ordre établi, rappelle l'intéressé. Pour moi, c'est fondamental, et je suis toujours là-dedans. Il suffit de lire mes articles sur *Entre Les Lignes* (www.entrelignes.be - ndlr). L'esprit punk, c'est refuser les artefacts, les modes, les modèles tout faits, le modèle dominant, tout ce qui provient d'une marchandisation de la créativité. En quelque sorte, c'est une liberté d'esprit.

Nous sommes clairement issus du punk ! Pas question de ne pas croire Aurélie de Cocaine Piss, même si le son agressif du groupe liégeois a aussi quelque chose de noise. Et de « power grunge », dixit sa « leadeuse ». Attitude et contenu : tout colle, chez Cocaine Piss ! On a tous grandi depuis l'adolescence avec la scène punk. Mais on a fonctionné de manière assez intuitive. C'est mon premier vrai groupe, c'est le premier groupe avec lequel j'ai fait un concert. Et naturellement, au premier concert, j'ai voulu aller vers les gens, les inclure dans le spectacle. C'est probablement assez punk, mais c'est ce qu'on aime. On a ce naturel sur scène, on fait ce qu'on a appris, probablement en baignant dans le punk depuis un moment. Le groupe, adepte du DIY, autre caractéristique du genre, s'est aussi fait un nom pour ses sets ultra-courts et rentre-dedans : Mais au fond, on est des gentils, qui prônent l'amour et l'acceptation de soi. Les quatre de Cocaine Piss abordent à leur manière des thèmes peu anodins. Sur leur album *The Dancer*, il est par exemple question de différence, de masturbation ou encore, de l'adolescence.

COOLTITUDE BELGE

Comme le racontait dans un antique reportage de la RTBF le défunt Bert Bertrand, collaborateur aux revues rock *More!* et *En attendant* (quelques exemplaires sont exposés au Brussels Design Museum et vous pouvez aussi parfois en lire des articles extraits dans notre rubrique *C'était le... - ndlr*) : *Le phénomène punk est né à cause de la crise économique. Les gens sont tellement pauvres qu'ils n'ont pas les moyens de se payer des beaux vêtements ou des beaux instruments. Le punk, ce n'est pas uniquement de la musique, c'est surtout une manière de s'habiller, de se comporter, de vivre. Que résume « ze » slogan bien connu : « No future ! ». Pour Yves Kengen, qui a maintenant définitivement mis un terme à l'aventure Raxola, c'est plus encore une manière d'envisager le quotidien : On vivait le moment présent, sans se préoccuper de savoir si on allait être vivants le lendemain. En même temps, en Belgique, je ne pense pas que c'était, comme en Angleterre, l'expression d'une révolte, d'un mal-être social. On n'avait pas Maggie Thatcher, on vivait le cul dans le beurre à Bruxelles et même en Belgique. L'Angleterre dans les années 70 connaissait une vraie misère, une pauvreté endémique terrible. Dans le punk tel qu'il est né là-bas, il y a une vraie composante sociale. Quand ça a débarqué en Belgique, on était plutôt dans un mouvement artistique, avec une forme de hype, qui allait de pair avec une école graphique. Le fun avant la révolte, quoi... Et ça s'est aggravé encore en passant en France. Là, c'est devenu un phénomène très rapidement récupéré par la mode.*

Comme nous le disait Pompon : *Chaque nouvelle génération essaie de retrouver la magie de la précédente. Pourquoi ? Parce que la génération précédente s'est enlisée quelque part, n'a pas su garder le feu sacré des origines. À l'heure où le rap a tout rafflé, où les guitares sont retournées dans les garages et où « punk » est mis à toutes les sauces, on attend la prochaine révolution. Punk ?*

APERÇUS



L'année 2000, dans un magasin de disques situé au-dessus du club l'Escalier, dans le Carré. Entre une tournée de Jupiler en canettes, la face B d'un maxi de Mogwai écouté à fond les pistons et le traditionnel débat sur la méforme du Standard, des potes musiciens décident de prendre leur destin de rockers alternatifs en main. JauneOrange est né. Au départ, c'est venu d'une idée toute simple, se souvient Michael Larièvre (MLCD, Hollywood PornStars et directeur artistique du Studio des Variétés

JauneOrange

LA VIE EN ROSE

Fondé par des passionnés de musique et pour des passionnés de musique, le dynamique collectif liégeois souffle ses vingt bougies et élargit son champ d'activités. Label, agence de booking et éditeur, l'asbl organise en avril le 3^e Festival, un nouvel événement dans la Cité Ardente qui s'ouvre à toutes les disciplines.

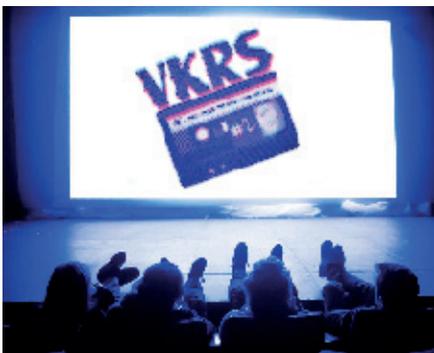
LUC LORFÈVRE

Wallonie-Bruxelles). *Le rock indépendant explosait et il y avait un manque d'offre à ce niveau dans le paysage liégeois. Les musiciens galéraient pour jouer, les music lovers devaient aller à Bruxelles pour voir des concerts. Le but initial de JauneOrange était de mettre nos volontés en commun, pour organiser des concerts, sortir des compilations et publier un fanzine. C'était du pur bénévolat. Trois cent concerts de groupes internationaux (Kevin Morby, Ty Segall, Beach House...), quarante-cinq albums (Dan San, Piano Club, Pale Grey, The Experimental Tropic BB, The K., Glass Museum...) et vingt ans plus tard, JauneOrange est incontournable. Érigé en asbl, le collectif s'est adapté au marché et a développé une stratégie à 360° avec un label, une agence de booking, un pôle édition et un*

pôle événementiel (avec e.a. historiquement le Micro Festival qui fête son dixième anniversaire). Des groupes de JauneOrange ont explosé, d'autres ont disparu, des chevilles ouvrières ont quitté le collectif, d'autres l'ont rejoint, comme Anthony Sinatra (Piano Club) responsable des éditions JO depuis deux ans ou Yannick Tönnès (batter de Cocaine Piss) qui s'occupe du booking. Mais le meilleur reste encore à venir. Du 16 au 18 avril, JauneOrange lance le 3^e Festival, qui s'annonce comme un marathon liégeois pluriculturel (concerts, débats, films, expos) et annonce de belles sorties discographiques (Elefan, Marcia Mela XXL, Kowari, Saudade...).

.....
www.jauneorange.be

VKRS, clap deuxième!



VÉRONIQUE LAURENT

Début juin, le festival «dédié à l'art du clip», VKRS (Video Killed The Radio Star), signe son retour! Un weekend de confluence entre deux milieux professionnels, musique et audiovisuel...

deux milieux qui n'ont pas trop l'habitude de se croiser. Après une première édition au succès de dingue, commente Fanny De Marco (productrice de l'événement, elle gage sur cette double mise en valeur des musiciens et des vidéastes), la seconde mouture reprendra ce qui a marché, mais en mieux. Dont le gros morceau de la «Compétition nationale du meilleur clip» (inscription possible jusqu'au 1^{er} avril). Y'aura du cash à gagner, précise Fanny De Marco, et le jury rassemble, comme l'année dernière, des professionnels des deux réseaux.

Autre «marque de fabrique», déjà, le défi Speed-Clipping. Le principe: 5 équipes, 5 groupes musicaux et 5 clips réalisés pendant les trois jours du festival. Seule contrainte: mettre Bruxelles en valeur. On a eu pas mal de bonnes surprises, poursuit Fanny. Les candidatures seront ouvertes à partir de la mi-avril. Pour le reste, le festival réaffirme l'ob-

jet de son existence: la création d'un espace favorisant les connexions entre réseaux, la rencontre de publics hétérogènes, en vue de collisions créatives et plus si affinités. Suite à la première édition, une collaboration s'est d'ailleurs concrétisée, une amorce encourageante de la nécessité d'un tel espace. Outre les projections, rencontres professionnelles, concerts, soirées vidjing, masterclass... quoi de neuf cette année? Tout n'est pas bouclé, mais s'annonce déjà un focus sur les clips belges cultes (attention aux Benny B, Sandra Kim, Plastic Bertrand et compagnie...), totalement dans l'esprit décalé *pop punk* que Maxime Pistorio et Fanny De Marco, fondateurs *faussement foireux* -ce sont eux qui le disent, veulent imprimer au VKRS.

.....
 Festival VKRS, du 4 au 6 juin
 Théâtre Les Riches-Clares
www.vkrs.be

LE · COM



TikTok

SES BUZZ RAPIDES ET SES CÔTÉS BLACK MIRROR

Entre karaoké, chorégraphies filmées et Vidéo-Gag, TikTok est une application qui cartonne chez les enfants et les adolescents. C'est aussi un outil de promotion artistique pris très au sérieux par l'industrie musicale. Ainsi qu'un modèle économique controversé et la propriété d'une grosse entreprise chinoise qui nous fabrique peut-être bien un avenir à la Black Mirror. Aurait-on enfin trouvé le lien manquant entre le grand divertissement musical et la surveillance de masse ?

SERGE COOSEMANS

Il était une fois en Chine, un grand pays où le karaoké est plus aimé que les fricadelles chez nous, une application du nom de Musical.ly. Son principe : partager des vidéos sous forme de petites saynètes et autres chorégraphies, sur de la musique tirée d'une immense bibliothèque virtuelle. Fin 2017, cette sorte de Vine comptait déjà 500 millions d'utilisateurs et fut alors rachetée par ByteDance, la « start-up la plus valorisée au monde », une société chinoise spécialisée dans l'intelligence artificielle. Aujourd'hui, Musical.ly existe toujours, parallèlement à sa version améliorée du nom de TikTok et c'est surtout cette dernière qui cartonne désormais : on en serait à 1,3 milliards d'utilisateurs dans le monde. Le principe est relativement le même que Musical.ly : des vidéos de 15 secondes, accompagnées d'un extrait musical puisé dans un énorme catalogue. Ce qui a permis la mise en orbite de tubes, comme *Old Town Road* de Lil Nas X, *Uno* de Ambjaay et *Good as Hell* de Lizzo. Dans une interview accordée en août 2019 au magazine Rolling Stone, un ponte de l'Artist Partner Group, grosse association professionnelle américaine, avançait carrément *qu'en termes de consommation de musique, sur la tranche des 11-24 ans, vous atteignez 50% de l'audience totale via deux plateformes: YouTube et TikTok*. Autant dire que malgré ses côtés Vidéo-Gag et ses tranches musicales de seulement 15 secondes, TikTok est en fait prise très au sérieux par l'industrie.

En Belgique, on croise sur l'app ceux qu'on s'attend à y croiser : entre autres, Alice on the Roof, Roméo Elvis, Angèle, Laura Tesoro, Dimitri Vegas & Like Mike et aussi Loïc Nottet, qui y passe pour un pionnier. *Son compte date déjà de 2016, de l'époque Musical.ly*, nous explique-t-on chez Sony Belgium, son label. *Loïc était l'un des premiers artistes à lancer un défi #Millioneyeschallenge pour son single. Ça a été un immense succès puisque plus de 5.500 fans ont tenté de gagner un Meet & Greet avec lui. L'année dernière, il a continué à créer du contenu sur TikTok avec le challenge #ScaryCandy, autour d'Halloween. TikTok, c'est du fun, de la musique, de la danse... C'est probablement pourquoi ses chansons fonctionnent si bien sur l'application*. Chez Sony Belgium, on pense dès lors que beaucoup d'autres artistes vont suivre et on fait aussi mine de prendre les choses à la cool : *Dans certains cas, le label peut suggérer des idées et même une sorte de direction artistique mais en ce qui concerne Loïc, c'est surtout son équipe qui décide de son contenu sur TikTok. Sur ce genre de plateforme, c'est très important que l'artiste se sente à l'aise et reste authentique. Qu'il prenne le temps de s'habituer à l'application, d'y trouver son propre ton. Avant d'y lancer de véritables campagnes marketing, c'est bien de laisser naturellement grandir la fanbase*.

Bref, on laisse faire, on observe, on attend même que TikTok s'imprime encore davantage dans les habitudes de consommation. L'app n'est en effet pas du tout considérée comme un énième MySpace, un feu de paille appelé à vite s'éteindre. Très bientôt, il semble d'ailleurs qu'il y aura TikTok et la concurrence de TikTok. Triller, par exemple, à la fois réseau social et outil de « découverte musicale », une app qui collabore déjà avec les plus grandes stars du hip-hop américain. Bref, il semble bien que l'avenir soit à la promotion artistique basée sur des vidéos ultracourtes via des applications surtout destinées aux enfants et aux préadolescents.

Ce qui n'est évidemment pas sans poser quelques problèmes. Déjà, il en est un assez cocasse : si TikTok veut continuer de grandir, il va lui falloir rapidement vieillir son audience. Toucher les adultes,

un public qui a plus tendance à écouter la musique qu'à jouer avec. Il va aussi falloir se plier à certaines contraintes légales, parmi lesquelles la protection de la jeunesse. Non seulement parce que TikTok est actuellement un terrain de chasse notoire pour les pédophiles mais aussi parce que les États-Unis l'ont poursuivi pour avoir collecté les données personnelles d'utilisateurs de moins de 13 ans. Il y a potentiellement plus inquiétant encore : si officiellement, TikTok fait son beurre suite à des deals avec des éditeurs et des labels lui permettant l'utilisation de musiques sous copyrights, certains, dont l'US Navy, qui interdit l'utilisation de l'app à ses soldats, se demandent tout de même ce que ByteDance, une société chinoise de premier ordre, donc forcément proche du pouvoir communiste autocrate, et de surcroît spécialisée dans l'intelligence artificielle, peut bien faire de millions de vidéos d'humains en mouvements ? Parfaire la reconnaissance faciale ? Nous mitonner le meilleur des systèmes de surveillance massive ?

Autre souci : si les utilisateurs n'ont pas à payer l'usage qu'ils font de la musique disponible sur TikTok, celle-ci s'acquitte bel et bien des droits de performance publique et de reproduction mécanique. Y compris en Belgique, nous a-t-on confirmé à la SABAM. L'en-nui, c'est que ces deals et ces royalties sont la plupart du temps basés sur une rétribution au prorata, comme pour beaucoup d'autres applications, YouTube et la plupart des services de streaming. On se retrouve donc une fois de plus dans le cas de figure où les gros artistes sont avantagés au moment de la redistribution des gains. TikTok ne communiquant pas sur son modèle économique, sinon pour fanfaronner, on ne sait par ailleurs rien du tarif pratiqué. Vu ce qu'un artiste peut espérer toucher grâce à une chanson écoutée en entier sur Spotify, on se doute toutefois bien que 15 secondes sur TikTok pèsent certainement moins lourd encore. Interviewé à ce sujet par Pitchfork, Brett Gurewitz, le fondateur du label punk Epitaph, par ailleurs membre du groupe Bad Religion, a fort bien résumé la controverse par une petite pique assez définitive. Pour lui, les deals entre TikTok, les labels et les ayant-droits appartiennent tout simplement à la longue et triste histoire des escroqueries de l'industrie musicale ; le même cas de figure que celui où Chuck Berry se voit offrir une Cadillac plutôt que ses royalties.

TikTok a ses avantages, cela dit, dont celui d'être une plateforme assez ouverte où le buzz peut être plus rapide que l'éclair. Même si leur programmation est également un secret bien gardé, les algorithmes de TikTok sont en effet réputés encourager « la mobilité sociale » et donc faire en sorte que les tendances ne soient pas systématiquement lancées par les utilisateurs les plus populaires. Sur Twitter et Instagram, il est très difficile pour un nouveau venu de cartonner en quelques heures grâce à ce qu'il y publie. Ce n'est pas le cas sur TikTok, qui permet une célébrité parfois instantanée. On peut y cartonner en déconnant. On peut y oser des choses qui ne passeraient jamais dans une publicité plus traditionnelle. TikTok est donc surtout à prendre pour ce qu'il est : un outil de marketing (et de personal branding) pouvant se montrer très efficace. TikTok n'a d'ailleurs aucun souci à « aider » du contenu à se distinguer. En payant des sous-traitants, par exemple, qui utilisent tous une même chanson dans leurs vidéos faussement spontanées. Bref, si on peut trouver cela fantastique, ça peut aussi surtout donner envie de s'en retourner aux vinyles de Chuck Berry et de Bad Religion.

DÉCRYPTAGE



Le disque contre-attaque

Le vinyle a retrouvé des couleurs: depuis un moment maintenant, il s'en vend chaque année toujours un peu plus. Rien de folichon par rapport au streaming ou aux achats numériques, bien sûr, mais assez cependant pour pousser les firmes de disques à soutenir le support physique.

DIDIER STIERS

En juillet 2019, la Belgian Entertainment Association, qui représente les intérêts des différentes branches de l'industrie du divertissement, communiquait le résultat des ventes de musique en Belgique pour le premier semestre alors tout juste écoulé. De janvier à juin, elles étaient de 10% plus élevées que pour la même période en 2018, avec un chiffre d'affaires de 29,1 millions d'euros. Évidemment, le streaming payant, en progression de 35%, s'y taillait la part du lion. En y ajoutant les bénéfices du téléchargement, les ventes digitales avaient généré 20,6 millions d'euros. Alors forcément, les 8,5 millions d'euros ramenés par celles des supports physiques faisaient pâle figure, perdant encore 15% par rapport au premier semestre 2018. Étonnant cependant : les ventes de vinyles, elles, grimpaient de 3% par rapport à l'année précédente, avec un chiffre d'affaires de 2 millions d'euros. Bien sûr, il ne s'en vend toujours pas plus que de CD, mais cette tendance à la hausse semble constamment se confirmer. Y compris quand c'est minime : selon l'Institut de Statistiques du Québec, en 2019, on en a vendu là-bas 181.100 unités, soit... 200 de plus que les douze mois précédents.

Même si l'on va vers « le tout numérique », comme le dit Benjamin Schoos, le boss du label Freaksville, certains retrouvent de l'intérêt pour les supports physiques. Une nouvelle usine de pressage s'est ainsi ouverte à Châtelerault en France : Vinyle Record Makers, c'est le nom de la boîte, compte Luik Music parmi ses clients. Et puis, c'est à l'automne 2019 qu'a vu le jour Vinyl Alliance (vinylalliance.org), un groupement de « professionnels du vinyle », des pros concernés aussi bien par le mastering et la fabrication que les appareils, les programmes, la distribution ou encore, la vente. Parmi la dizaine de membres qu'il compte actuellement, on trouve notamment GZ Media (Tchéquie) et MPO (France), deux des plus grands fabricants de vinyles au monde, mais aussi Universal et Sony Music. Quant au plan de sensibilisation... Chez Vinyl Alliance, on prévoit de convaincre des « ambassadeurs » parmi les peuples et les influenceurs, on planche sur des campagnes de presse ciblées, et on parle product placement à la télé comme au ciné. Si c'est pour nous refaire des scènes comme celle où Ben Stiller passe *The chauffeur* de Duran Duran à des ados dans *Greenberg*, on est pour !

PAS DE RECETTE À UN MILLION DE DOLLARS

De leur côté, nombre de firmes de disques et de labels cherchent à soutenir, voire à booster les ventes de supports physiques. Selon Benja-

min Schoos, un stand de merchandising au concert, le développement du commerce en ligne ou la vente d'objets suscitant l'intérêt comme des rééditions, des séries limitées ou du packaging de luxe sont des possibilités, mais il n'y a pas de recette miracle. Ce que Damien Aresta résume comme suit : *On gesticule dans tous les sens pour essayer de se faire voir.* Dernière « gesticulation » en date pour l'homme de Luik Records et It It Anita : www.luikstories.com, entre le blog et le carnet de bord. *Il nous donne la possibilité de raconter différemment des trucs sur nos musiques et nos histoires. Peut-être qu'en suscitant un intérêt par un autre angle, un autre biais, ça donnera éventuellement envie de soutenir les projets au-delà du stream (presque) gratuit. Quid du contenu ? Ce sont des histoires qui, d'habitude, restent en interne, entre nous. Là, partager une partie de ces aventures intéressera qui sait d'autres personnes, et nous permettra de toucher un public différent... ou de toucher le même public mais autrement.*

Chez Black Basset Records non plus, on n'a pas de solution clé en main. *Il y a autant de stratégies que de labels*, estime Didier Gosset. *En vrac : tirages limités, éditions spéciales, packages goodies avec du merch', ventes différentes en magasin ou en concert, variation de couleurs pour les disques vinyles...* Chez Exag' Records, où il entretient le contact avec les disquaires qui soutiennent son label, Greg Noël parle également de créativité. *On remarque que proposer à nos clients directs des éditions spéciales fonctionne bien. Les collectionneurs savent se faire plaisir sur des disques comme ça. Je pense que les labels qui arrivent à offrir des éditions spéciales à leurs fans et des versions plus classiques pour les tournées et le merch' ont trouvé un moyen d'encaisser des ventes de disques.*

L'objet, ce « graal » du fan accro, est bien sûr un maillon de la chaîne. *Certains collectionneurs achètent le même disque autant de fois qu'il y a de couleurs différentes*, rappelle Didier Gosset ! Damien Waselle, directeur de PIAS, surenchérit : *Je pense même qu'une sorte de clic s'est fait chez pas mal d'amateurs de musique, qui veut que, bien qu'ayant accès à l'album via le digital et en l'occurrence le streaming, ils attendent le concert pour acheter le disque. Je suis sûr qu'Andy Shauf, pour citer un chouette singer-songwriter, va cartonner en vinyle au Bota où il va jouer. Il est distribué, promotionné et supporté par PIAS, il est dans les bacs, mais je sais qu'il y a plein de gens qui ne vont juste ment plus dans les bacs et se disent qu'ils lâcheront au concert.*

Au concert... ou alors dans un des ces pop-up stores comme on en voit éclore un peu partout ces derniers temps. *On fabrique de plus en plus d'objets uniques et particuliers qui s'adressent vraiment aux fans et aux collection-*

neurs, reprend Damien Waselle. Il n'est pas rare que le vinyle de tel ou tel artiste fasse l'objet de trois pressages différents. Un vinyle « standard », un deuxième réservé au pop-up store ou au « d to c » (« direct to consumer » - ndlr) et un troisième qu'on appelle « indie only » et qu'on ne va vendre en Belgique qu'à Caroline, Music Mania, Fat Cat et ce genre de magasins. Ces deux derniers sont souvent colorés, ou ont une pochette un peu particulière, et sont des tirages quand même limités, plutôt de l'ordre de 500 copies.

RE-RE-RE... SORTIE

Il y a un renforcement clair de l'importance de l'objet, lequel doit être beau et rare ou tout au moins difficile à trouver. Didier Gosset met cependant un bémol : *On touche aussi des groupes démographiques différents. Les « vieux » ont un pouvoir d'achat important et seront tentés par l'objet physique, les plus jeunes perdent tout simplement l'habitude d'acheter du physique.* Encore que... Urban PIAS (Swing, Le 77, Scylla...) a ouvert sa boutique en ligne : on y trouve du CD et de la galette d'acétate. Et, comme le rappelle Damien Waselle : *Même un projet comme Angèle est sorti en vinyle. C'est quand même surprenant. C'était à l'occasion de sa réédition mais n'empêche.*

À chaque nouvelle tendance touchant un type de support, un petit coup de frais souffle sur l'exploitation du back catalogue. Au début des années 90, le vinyle s'est fait manger par le CD : *Les majors ont connu une décennie de gloire*, ajoute Damien Waselle. *Tout le monde voulait ses Neil Young en CD parce qu'à de rares exceptions, plus personne ne les écoutait en vinyle, que le CD, c'était pratique, tu l'avais dans ta baignoire, etc. Aujourd'hui que le CD est dit condamné, on exploite le back catalogue en vinyle.* Témoin : dans le Top 10 des meilleures ventes pour ce support aux États-Unis, on trouve, en 2019, Fleetwood Mac, Queen, les Beatles, Pink Floyd, Oasis, Joy Division et David Bowie ! Et chez PIAS, on fêtera l'anniversaire du premier album de Miossec (*Boire*, sorti en 1995) avec une belle réédition... vinyle !

On le voit, soutenir la vente de supports physiques ne se fait pas juste pour l'anecdote ou le clin d'œil. Tout le monde y trouve son compte. *Ah mais bien sûr*, s'exclame Damien Waselle ! *On ne se le cache pas, notre objectif est de vendre des disques. Les fans sont contents. Pour nous, c'est aussi une manière de continuer à soutenir les magasins encore dynamiques et indépendants. C'est de ça aussi que souffre la musique aujourd'hui : le tissu des magasins qui étaient des faiseurs de tendance ou qui permettaient de pousser des choses différentes a un peu disparu. Alors ceux qui ont survécu, on a envie de les soutenir. Parce qu'ils nous soutiennent aussi !*

IN SITU...

Jacques Pelzer Jazz Club



© Robert Hansemma

Le saxophoniste-flûtiste Jacques Pelzer disparaissait en 1994. Aujourd'hui, sa maison accueille depuis quinze ans le meilleur du jazz belge et des grands noms européens et américains. Grâce à la volonté et l'énergie de quelques mordus, le Jacques Pelzer Jazz Club - le « JP's » - est devenu un incontournable de la scène belge.

JEAN-PIERRE GOFFIN

La Maison Pelzer, c'est une histoire, une aventure qu'il est impossible de ne pas évoquer lorsqu'on parle de jazz à Liège et en Belgique. Petit retour en arrière : dans la seconde partie des années 40, trois musiciens d'envergure internationale vivent et jouent à Liège : Bobby Jaspar et Jacques Pelzer font partie des Bob Shots – *the most famous jazz combo in Europe* selon la revue américaine Down Beat – groupe auquel se joint à l'occasion le guitariste René Thomas. Si Jaspar et Thomas sont très souvent à Paris, puis outre-Atlantique où ils rencontrent et jouent avec Miles Davis, Stan Getz, Sonny Rollins..., Pelzer, alors jeune marié, ouvre sa pharmacie au Thier-à-Liège. La renommée du Festival international de Comblain-la-Tour amène chez Pelzer de grands noms du jazz comme Bill Evans, Stan Getz, John Coltrane, Elvin Jones, Archie Shepp, Don Cherry, Lee Konitz... et le trompettiste Chet Baker qui fera du lieu son QG en Europe.

Aujourd'hui, au-dessus du salon/salle-à-manger qui fait office de salle de concert, se trouve la chambre de Chet comme on l'appelle encore affectueusement aujourd'hui, quasi inchangée depuis son dernier passage à Liège en 1988. Alors dire que le lieu est un endroit mythique du jazz en Belgique est bien plus qu'une expression, c'est une réalité. Micheline Pelzer, fille de Jacques et batteuse, aujourd'hui disparue, l'avait promis à son père : la maison serait occupée par un musicien. C'est le batteur Marc Bienfait qui depuis occupe les lieux : *Je suis arrivé en 1999. Après l'arrêt de la pharmacie, Jacques avait reloué une partie de l'espace à un épicier. Après son décès, pour Micheline qui était toujours à Paris, c'était compliqué de s'occuper de la maison et elle m'a proposé d'y habiter. J'y ai alors organisé quelques petites soirées avec des copains comme Jacques Pirotton ou David Timsit. Et c'est fin 2003 qu'on s'est lancé dans l'aventure du club. Il a fallu un an de travaux pour tout refaire, électricité etc. tout en gardant l'âme de l'endroit. Et on a ouvert en avril 2005.*

Quand on met un pied dans le Club, impossible de passer à côté de l'histoire du lieu : des dizaines de photos du saxophoniste-flûtiste, parfois entouré d'invités prestigieux, couvrent les murs, on y découvre aussi toutes les pochettes des albums auxquels le « Hipster » a participé, aussi les affiches qui étaient collées à l'origine au mur de la cage d'escalier : *Micheline était très sentimentale, elle gardait tout, on a des collectors pas possible. Ce fond documentaire et le lieu ont joué dans la pérennité du club. Si ça avait été ailleurs, ça se serait sûrement arrêté depuis longtemps.*

Plus de 650 concerts plus tard, le « JP's » propose toujours une programmation qui allie grands noms et vraies découvertes, l'occasion d'intenses souvenirs pour un fidèle comme Claude Loxhay, chroniqueur de jazz : *J'ai le souvenir de concerts mémorables d'Américains comme Steve Grossman ou Gary Smulyan, d'Européens avec le quintet de Mauro Gargano avec l'Italien Francesco Bearzatti, de Serge Lazarévitch en quintet avec Airelle Besson et Sylvain Beuf, des Français Yoann Loustalot et Fred Borey venus y enregistrer «live» un album pour un label espagnol.*

En plus d'autres grands noms qui ont performé dans le club, tels Peter King, Denise King, Don Menza, Ralph Moore, Dave Pike, David Schnitter, la scène a eu droit au gratin belge dans toute sa splendeur, tous sont venus, trop nombreux à énumérer : *Leurs fils aussi*, dit Catherine, une des chevilles ouvrières du club, *je pense à Greg Houben et toute sa clique qui ont apporté un souffle de fraîcheur, le simple bonheur de jouer ensemble. Ils ont rajeuni la scène jazz, la maintiennent vivante et bien en forme. Plus récemment, on a eu le plaisir de voir éclore une nouvelle génération de talents : Antoine Pierre, Igor Gehenot avec Metropolitan Quartet, Bram de Looze et Basile Peuvion avec Momentum sortaient de l'adolescence lors de leurs premiers concerts au Pelzer's Jazz Club. L'occasion est belle aussi de découvrir des musiciens totalement inconnus en Belgique : Cordoba Reunion (Argentine), Corpo (Suède), Edgar Van Asselt (Pays-Bas), Max Mantis (Suisse) et tout récemment le quartet italien des frères Concettini.*

Le club n'est pas grand – maximum 72 places – et cette proximité est appréciée par un public très mélomane et sensible à une acoustique naturelle de grande qualité. Si un soir il y eut une visite de la police pour tapage nocturne, elle a vite viré à la bonne blague liégeoise : les policiers se sont en effet présentés un soir de concert de... Mélanie de Biasio ! Et parlant à voix haute en entrant dans la salle, les policiers se sont vus accueillis par les « chuut ! » des spectateurs !

La jam du dernier dimanche du mois est une nouveauté appréciée pour la qualité des intervenants et pour l'heure des concerts, à 18h : *Elle contribue également à faire découvrir l'endroit à des personnes qui ne sont pas disponibles en semaine, on y vit chaque fois des beaux moments*, dit Catherine. Le club entretient d'excellents rapports avec d'autres endroits qui jazzent à Liège : la Maison du Jazz y organise des concerts Jazz and More cinq fois par an et en matière de programmation, l'entente est excellente avec d'autres salles : être collègues plutôt que concurrents !

Après quinze années, le club est définitivement sur les rails : *Nous sommes reconnus par Art&Vie et recevons une aide appréciable de la Province de Liège pour le budget artistique, de la Fédération Wallonie-Bruxelles pour le fonctionnement et de la Région par le biais d'emploi APE. Nous pouvons donc fonctionner avec une sérénité relative.*



© Robert Heintz



Eddy Ape
Apeworld
LMI Records

Un an après un joli coup médiatique suite à la reprise des *Filles du bord du mer* en duo avec Adamo, Eddy Ape refait parler de lui en ce début d'année. C'est à la barre du collectif indépendant La Mesure Inversée, et surtout aux côtés de son complice-producteur Ekany, que le jeune rappeur - Congolais d'origine, Bruxellois d'adoption - doucement grandit. Sans lui, Eddy Ape sort d'abord *Smooth Radio* en 2017. Avec lui, il monte le projet *Twenty Twenty* en 2019. Et voici donc publié aujourd'hui un 3^e chapitre de sa discographie. *Apeworld* est bardé de cinq titres plutôt réussis, oscillant entre rap doux et chant nu-soul, loin des sempiternelles sirènes trap de nombreux collègues. Plusieurs compos convoquent l'œuvre d'Hamza et certains gimmicks évoquent le style du petit prince de Bockstael par endroits (*Level, Jacket*). Citons également *Drama* que ne renierait pas PLK.

O.R.A.
Of Paint and Gold
Autoproduction

Nouveaux venus sur la scène bruxelloise, les bien nommés O.R.A. (pour Organic Random Atmosphere) délivrent une pop electro très planante et bien ancrée dans son époque. Bien nommés car le groupe est effectivement fortiche pour installer des ambiances oniriques, appuyées par des instruments acoustiques comme par exemple le violoncelle, sans oublier la voix toute en réverb. Un peu comme une dream pop qui aurait oublié les guitares pour se tourner résolument vers les envolées digitales. Le tout agrémenté par de très beaux visuels et des clips soignés (le single *Sending Signals* et son petit côté 80's). Jolie surprise. - **FXD**



Ensemble Bradamante
Concerti a quattro
muso

Pour son premier CD, l'Ensemble Bradamante s'est fait plaisir avec des « concerti a quattro » taillés pour célébrer le timbre de chaque instru-

ment. À cheval sur les 17^e et 18^e siècles, le voyage commence avec Corelli et son célèbre *Concerto fatto per la Notte di Natale*. Anne-Catherine Gosselé (flûte à bec), Rachel Heymans (flûte et hautbois), Leonor Palazo (violoncelle à 5 cordes) et Paul Van den Driessche (clavecin) enchaînent ensuite avec la *Chaconne* de Morel pour flûte et basse de viole, célébrée ici par le violoncelle. Ils nous régaleront avec le Concerto « a quattro » en ré mineur de Haendel, qui serait en fait de Telemann. Font un détour par le trop rare Jean-Joseph Mouret, élève de Marais. Et concluent avec le lumineux *Concerto RV 103* de Vivaldi, ultime démonstration de leur fascination pour les couleurs solaires. - **SR**



ment. À cheval sur les 17^e et 18^e siècles, le voyage commence avec Corelli et son célèbre *Concerto fatto per la Notte di Natale*. Anne-Catherine Gosselé (flûte à bec), Rachel Heymans (flûte et hautbois), Leonor Palazo (violoncelle à 5 cordes) et Paul Van den Driessche (clavecin) enchaînent ensuite avec la *Chaconne* de Morel pour flûte et basse de viole, célébrée ici par le violoncelle. Ils nous régaleront avec le Concerto « a quattro » en ré mineur de Haendel, qui serait en fait de Telemann. Font un détour par le trop rare Jean-Joseph Mouret, élève de Marais. Et concluent avec le lumineux *Concerto RV 103* de Vivaldi, ultime démonstration de leur fascination pour les couleurs solaires. - **SR**



Judith Kiddo

Petit chien

AUTOPRODUCTION

La méthode Kiddo est imparable : nous capter avec un sourire, pour mieux nous choper et, au final, nous toucher. *Petit chien*, ne te perds pas, car nous serions perdus sans toi. À l'écoute de cette chanson fraîche et enlevée, on a un petit sourire et puis, force est de constater qu'une émotion nous

submerge. Il faut dire que si l'univers de la jeune belge capte notre attention avec ses clips tournés au milieu de bichons ou d'amants aux mains en forme de pince de homard (si si), c'est pour mieux nous préparer à recevoir le travail de cette artiste protéiforme. Et il va au-delà de la bonne blague. Comédienne de formation, danseuse à ses heures, la bruxelloise sait faire de tout, avec une devise qu'elle résume comme suit : *La chose que je préfère dans la vie, c'est de rire et de pleurer en même temps... Pour moi, l'expression artistique est un tout. Avec du chant, mais pas que... La musique, c'est un peu comme un nouveau métier pour moi, je découvre tout.* Un nouveau métier qu'elle prend très à cœur. Son premier EP sous le bras, elle s'apprête à défendre sa pop joyeuse et bienfaisante aux Nuits Botaniques. Avec une excitation un chouïa teintée d'anxiété : *Je panique un peu car j'ai légèrement exagéré mon CV. Par exemple, même si c'est vrai que je compose quasi tout à la guitare, je suis très feignasse quand il s'agit de faire les exercices, du coup, sur scène, je n'oserais jamais en jouer!* Un bel aveu pour une artiste qui dit avoir horreur du cynisme, et qui le prouve. Go Kiddo! - **JMP**



Ben Bertrand
Manes
STROOM/Les Ateliers Claus

Explorateur du son, Ben Bertrand façonne une passionnante collection de mélodies oniriques à l'aide d'une clarinette basse et d'un arsenal de pédales d'effets. À la veille du printemps, le musicien sort du bois avec son deuxième album sous le bras. Enregistré du côté de Saint-Gilles, au cœur des Ateliers Claus, *Manes* est un trip abyssal et apaisant. Relaxant et extraordinairement flottant, le voyage organisé par Ben Bertrand emprunte les chemins de traverse de Jon Hassell et Brian Eno, tout en suivant les trajectoires minima-

listes d'artistes comme Terry Riley ou Philip Glass. Lunaire, unique et magnétique, la musique du compositeur bruxellois suspend le temps et étire ses charmes infinis vers l'au-delà. En apesanteur, la voix céleste de Claire Vailler (Midget!) se pose en douceur sur *The Manmaipo*, ultime éclat de cet album lumineux. - **NA**



Christoph Waelkens
New England Digital
Vlek Records

Dénuée de mots, la musique électronique possède un pouvoir évocateur à nul autre pareil. Christoph Waelkens peut en témoigner. À travers les six morceaux de son

album *New England Digital*, le Bruxellois imagine en effet une bande-son inspirée par les premières heures de la colonisation de la Nouvelle-Angleterre. Entre passion historique et pulsations rythmiques, son disque dévoile des plages infusées de clavecins électromagnétiques et de flûtes synthétiques. Collision frontale, mais jamais brutale, entre fantasmes musicaux du 18^e siècle et inspirations futuristes, l'œuvre de Christoph Waelkens gravite aux confins de la musique classique et d'envies techno à peine voilées. À l'heure où le label Vlek Records (Lawrence Le Doux, Aymeric de Tapol, Cupp Cave, Sagat, etc.) souffle ses dix premières bougies, ce nouvel objet est un magnifique cadeau d'anniversaire. - **NA**



Lemon Straw
Puzzle
Autoproduction

L'album s'ouvre avec *Angels never die*, single aux accents nostalgiques, diffusé sur les ondes depuis septembre dernier. Ensuite vient *I can't blame you* puis le très groovy *I never do*, deuxième simple paru en janvier. *Puzzle*, c'est un panaché de 11 pages qui alternent ballades (*Rider*) et chansons pop « up tempo » (*Like a soldier*), des ambiances et des mélodies qui restent dans le creux de l'oreille (*Head in the clouds*, *Puzzle*). Mention particulière à *Magic World* qui renoue avec le côté folk des débuts. À noter la collaboration de Dada (Suarez) à la

composition de plusieurs titres. 5 ans après avoir produit *Running Home*, Lemon Straw confirme donc sa place dans le monde de la pop belge avec une pièce de plus à son « Puzzle ».

— JPL



Loyd

A Post-Apocalyptic Modern Art Gallery
Autoproduction

Nouveau visage de la scène electro, Loyd est le projet du producteur bruxellois Maxence Lemaire. Après plusieurs escales dans les boîtes de nuit de la capitale, l'artiste délaisse ses platines pour se consacrer pleinement à la composition de son premier album. Comme la série *Black Mirror*, le disque de Loyd tourne autour du concept de dystopie. *A Post-Apocalyptic Modern Art Gallery* imagine en effet un monde dépassé par l'ampleur des réseaux sociaux et l'emprise des cyborgs. À la lisière du présent, aux frontières du futur, le producteur s'appuie sur les nouvelles technologies pour confectionner des rouleaux compresseurs electro-pop profilés pour circuler sur la bande FM. Entre grandeur et décadence, mélancolie et excès de confiance, Loyd ratisse large: hip-hop (en compagnie du rappeur OD Temper), « French touch » à la Kavinsky, clin d'œil industriel à Nine Inch Nails, voix invitées (Annie Sama, Okamy) et EDM façon Kid Noize alimentent un premier essai franchement décousu, mais vraiment efficace. — NA



Daniel Romeo
The Black Days Session #1
CQDF/L'autre Distribution

De James Brown à Yael Naim, en passant par Manu Katché, Felix Da Housecat, Axelle Red ou la dernière tournée de Bernard Lavilliers, la basse électrique du Carolo Daniel Romeo s'est invitée partout. Mais cette fois, elle sublime un projet personnel. Enregistrée en trois jours, cette session des *jours sombres* est celle des amis, de la famille (*Onika* sur la femme qui a partagé vingt de sa vie et *Vincent*, qui est dédiée à son fils aîné) et du groove. Directeur musical pour la RTBF où il collabore aux émissions *The Voice Belgium*, *The Voice Kids* et *Decibels Music Awards*, Daniel Romeo rappelle ici aux travers de compositions originales sa volonté de casser les frontières. Sans rien perdre de son homogénéité, cet album s'ouvre ainsi au soundtrack contemplatif (*Serenity*), au funk (*Fat Cat*, en hommage au chat de son pote Éric Legnini) et à la fusion sensuelle (*Vincent*, *Onika*). On y retrouve la crème du jazz belge d'aujourd'hui et d'hier, notamment par le biais d'un solo d'harmonica inédit que lui a légué Toots Thielemans. Comme dit le slogan, *du jazz pour ceux qui écoutent aussi autre chose que du jazz*. Et surtout un grand disque. — LL



A Tribute to Ysaÿe

FUGA LIBERA

SON nom ne parle plus guère qu'aux mélomanes. Eugène Ysaÿe (1855-1931) fut cependant à son époque une star mondiale du violon, exportant la fameuse « école belge » jusqu'aux États-Unis, où il fut surnommé « The king of the violin ». Pour fêter les 80 ans de son existence, la Chapelle Musicale Reine Élisabeth, dont

Ysaÿe fut l'un des instigateurs, sort un ensemble de 5 CD en l'honneur de ce virtuose et compositeur d'exception. Il ne s'agit pas d'une intégrale — on n'y trouve pas les 6 sonates pour violon seul maintes fois enregistrées —, mais d'un ensemble de pièces témoignant autant de son art que de son époque et des œuvres qu'il défendit avec passion. Le coffret s'ouvre par deux inédits: le 1^{er} mouvement du *Concerto en mi*, confié à l'archet de Yossiv Ivanov, et celui du *Concerto en ré* (avec Nikita Boriso-Glebsky) accompagnés par l'OPRL et Jean-Jacques Kantorow. La phalange liégeoise est également présente avec la réédition de deux morceaux de choix: le *Poème élégiaque* (avec Papavrami), dont les accents fauréens offrent une introduction idéale à l'univers d'Ysaÿe, ainsi que le *Caprice d'après l'Étude en forme de valse de Saint-Saëns* (Maria Milstein). Rendez-vous encore avec la superbe *Sonate de Franck* (par Gatto et Libeer) et celle de Lekeu (par Leong et Vanden Eynde). Sélection haut de gamme également en musique de chambre avec, entre autres bonheurs, le concert de Chausson op.21 (par Buksha, Kolesnikov et le Quatuor Hermès) et le quatuor à cordes de Debussy (par Dumay, Cho, da Silva et Demarquette). Du très beau monde! — SR



Sparkling Bits

Rust

AUTOPRODUCTION

DANS un monde rythmé par des fils d'actualité toujours plus tendus, l'apparition de Sparkling Bits s'apparente à l'éclosion d'un jeune diplodocus. *Le groupe est né en 2004 sur un forum de discussion dédié à la scène électronique*, retrace Brice Deloose, membre fondateur du projet. *Mon ami Jeremy Janssens y postait régulièrement ses démos*. Fascinés par les mêmes sons, les deux garçons se retrouvent en dehors de la sphère virtuelle pour façonner un panaché de kicks techno et de house à tendance

minimale. En 2013, le duo publie *Stories*, premier album ouvert aux expériences sonores en tout genre. Devenu prof de musique à la SAE, Brice Deloose enseigne les méthodes de production à ses élèves. Parmi ceux-ci, un certain Gary Celnik met son amour du jazz au service d'une trame électronique multidirectionnelle. *Je lui ai proposé de nous rejoindre en studio et, de fil en aiguille, Sparkling Bits s'est métamorphosé en trio*. Aujourd'hui, le groupe rassemble les six épisodes d'une série baptisée *Rust*. *Ce projet est parti d'un constat. En termes de visibilité, il est désormais plus intéressant de sortir des singles que de publier un album*. À raison d'un morceau diffusé toutes les deux semaines, Sparkling Bits explore le spectre de ses influences. Références jazz, UK garage, future bass et hip-hop s'agitent ainsi dans des morceaux à ranger entre ceux d'Odesza, Flume et Petit Biscuit. Les six titres de cette série cohabitent à présent sous une pochette illustrée par une photo de François-Xavier Defosse. *Cette image de rouille définit bien notre rapport à la création. Quand l'eau, l'air et le fer se rencontrent, cela donne lieu à de nouvelles textures et de multiples couleurs*. En manipulant ses machines, le trio transforme lui aussi la matière, révélant au passage toutes les nuances d'une musique aussi poétique que synthétique. — NA

LISTE
DES
SORTIES

JAN. - FÉV. 2020

ENVOYEZ-NOUS LA
DATE DE SORTIE DE
VOS PRODUCTIONS.Nous relaierons dans ces colonnes:
larsen@conseildelamusique.be

CHANSON

Alain Verdier,
Evidences (Starman Records)
Antoine Hénaud,
Par Défaut (30 Février)
Giao Kennedy (EP),
Les Vacances
(Autoproduction)
Karine Germaix
(EP), Incandescence
(Autoproduction)
Malika M, Rec.
Oscillation (Autoproduction)
Mathilde Fernandez
(EP), Final Vegas
(BORDEL Records)
Saulc (EP), Verso
(62TV Records)
Tresor, Tresor
(dear.deer.records)

CLASSIQUE -
CONTEMPORAIN

Charpentier, Orphée
Aux Enfers, Vox Lumi-
nis, A Nocte Temporis.
Reinoud Van Mechelen, Lionel Meunier
(Outhere/Alpha)
Corelli, Morel, Händel, Mouret, Vivaldi,
Concerti A Quattro,
Ensemble Bradamante
(muso)
Dutilleux-Ledoux,
Dombres, Elodie
Vignon (Cyprus)
Eugène Ysaÿe, Ernest Chausson, César Franck, Guillaume Leken & Claude Debussy (5 CD),
A Tribute to Ysaÿe,
Brussels Philharmonic, Orchestre Philharmonique Royal de Liège
(Outhere/Fuga Libera)
Komitas, Eugénie Alcian, Légende arménienne, Akhtamar Quartet (Cyprus)

ELECTRO

Bil&Gin, Let's Dance
(Autoproduction)
Gabasa (EP),
Excess (Boogie Box Records)
Clemix (EP),
Non merci (Autoproduction)

Le Motel (EP),
Transiro (Maloca)
Monolithe Noir,
Moira (Kowtow Records)
Sparkling Bits,
Rust Serie (Autoproduction)
Zoé Mc Pherson,
States of Fugue (SFX)

JAZZ

Alexandre Cavalière,
Manouche Moderne
(Homerecords)
Commander Spoon,
Spooning (W.E.R.F. Records)
Daniel Romeo, The
Black Days Session #1
(Autoproduction)
Flavio Spampinato,
Nascente (Alfa Music)
Giovanni Di Domenico,
Isasolo (Canti Magnetic)
Hermia - Mohy - Gerstmans, The Love
Songs (Back to the Heart
of Jazz) (Jazz Avatars)
Houben & Son, 7/7
(Iglou Records)
Igor Gehenot,
Cursiv (Iglou/Jazz)
Pauline Leblond
Double Quartet (EP),
Suites de danses
(Autoproduction)
Pentadox, Fragments
of Expansion (W.E.R.F.
Records)

POP-ROCK

Alaska Gold Rush,
Camouflage (Luik Records)
ASupernaut (EP),
Morsure (Autoproduction)
Gabane, Grande est
la maison (Autoproduction)
Guillaume Maupin /
Marceau Portron /
Valentin Portron,
Rock'n roll is a Folklore
Vol II (Fougères/Poil Records/
Saintonge Records)
Janc Doc (EP),
Artifact (Autoproduction)
la poudre (EP),
la poudre (Autoproduction)
Le Loup, Private Joke
(Fade In)
Lemon Straw,
Puzzle (Autoproduction)
Leo Nocta, Higher
Than Here (Autoproduction)
Lyenn, Adrift
(Waste My Records)
Marc Ysaye, Back
to Avalon (Autoproduction)
Naked Form, People
(Ragtime distribution/Believe)
O.R.A., Of Paint
and Gold (Autoproduction)

Retrouvez
la liste complète
des sorties sur
[www.conseil
delamusique.be](http://www.conseil
delamusique.be)

POURQUOI ?

Pourquoi écouter
Beethoven tout
au long de de cette
année?

Aucun compositeur classique n'a atteint la notoriété de Ludwig van B. Cette année 2020 en sera une nouvelle preuve éclatante, qui commémore le 250^e anniversaire de sa naissance à Bonn, en 1770, avec une déferlante de concerts et de manifestations tous azimuts. Sans même parler de l'actualité discographique d'une abondance vertigineuse.

STÉPHANE RENARD



Consécration suprême de cette popularité universelle, le nom de Beethoven est devenu synonyme du génie musical absolu, inspirant aussi bien Gide, Tolstoï et Kubrick... que les Peanuts. Parfois considéré comme le précurseur du romantisme qui va inonder le 19^e siècle, plus proche du classicisme de Haydn et Mozart dont il est l'héritier, Beethoven est en fait inclassable, sauf à le considérer comme le premier des modernes. Il y a en effet du démiurge en lui, créateur d'un univers qu'il revendique – à juste titre! – à nul autre pareil. Les musicologues ont largement décortiqué son œuvre, qui ose des séquences musicales hérétiques, des enchaînements improbables, des trouvailles insensées – le «Pop, po, po, pom!» de la 5^e –, dont l'impact immédiat doit tout à la rigueur exemplaire de son écriture. Poussant la forme dans ses ul-

times retranchements, souvent dramatiques d'ailleurs, il se révèle tout aussi démoniaque dans la gestion du temps musical. Mozart expédiait une symphonie en 20 minutes, le temps que Beethoven accorde au seul premier mouvement de sa 3^e symphonie, l'*Héroïque*. Laquelle, soit dit en passant, aura été l'œuvre la plus jouée en concert dans le monde en 2019 selon le site classique bachtrack.com.

Son époque jugera certaines de ses œuvres trop difficiles à interpréter – la 9^e symphonie, la *Missa Solemnis*, ses derniers quatuors... La vérité est qu'elles étaient en avance sur leur temps. Comme le fut leur auteur, affirmant qu'on le comprendrait «plus tard». Alors que Haydn et Mozart étaient au service de leurs employeurs, Beethoven sera le premier compositeur indépendant à exiger de ses mécènes les moyens matériels lui permettant de se consacrer à son art. Lequel n'avait pas pour objet de divertir les aristos fortunés mais de «soulager la pauvre humanité souffrante». Beethoven écrivait pour la postérité. Elle le lui a bien rendu.

Quelques concerts à Bruxelles (Bozar)

Le 26/4 : Nelson Freire jouera le 4^e Concerto, suivi de la 7^e Symphonie par le Belgian National Orchestra (BNO)
Le 9/5 : *Lieder* par le baryton Matthias Goerne, accompagné au piano par Jan Lisiecki.
Le 21/6 : les 9 symphonies jouées dans 9 villes européennes.
À Bruxelles, le BNO dirigé par Maxim Emelyanychev interprétera la 4^e Symphonie et l'Ouverture d'Egmont.

Quelques concerts à Liège (OPRL)

Le 15/3 : Josef Moog jouera la transcription de Liszt de la *Symphonie Pastorale*.
À Bonn (Allemagne) – Jusqu'au 26/4 : «Beethoven. World. Citizen. Music» à la Bundeskunsthalle. Cette imposante exposition viendra en automne à Bozar, à partir du 13/10.

VUE DE FLANDRE

Les paradoxes des Mia's

Tout en plébiscitant « leurs » vedettes populaires qui sont inconnues hors des frontières linguistiques, le public et l'industrie musicale flamande récompensent aussi des artistes s'exprimant en français. Retour sur une cérémonie des prix 2020 qui a créé la polémique.

LUC LORFÈVRE



DR

es téléspectateurs de la cérémonie des MIA's (Music Industry Awards, les prix flamands de la musique), qui s'est déroulée le 6 février au Palais 12 de Bruxelles, n'oublieront jamais cette séquence improbable en toute fin d'émission. On vous fait le pitch. Jan Jambon, Ministre-président flamand (NV-A) en charge de la Culture monte sur l'estrade sous une volée de huées. Cible impassible des acteurs du secteur culturel depuis qu'il a imposé des coupes draconiennes dans les subsides, « meneer » Jambon est chargé de remettre le prix du « Hit de l'Année ». Le nom sorti de l'enveloppe ? La francophone Angèle, citoyenne issue de la commune à facilités flamande de Linkebeek chantant en français avec son frangin Roméo Elvis *Tout oublier*. « Jambon, meilleure prestation des Mia's » se sont moqués les internautes. Il y a de quoi...

Ce grand moment de télé, qui figurera à coup sûr dans le Bétisier de la VRT, n'a fait qu'ajouter au surréalisme de cette édition

2020 des Mia's. Voilà une cérémonie « très flamande » (incluant toutefois, comme les Décibels Music Awards, des artistes issus de la Région bruxelloise) dont le recordman absolu des trophées est pourtant Stromae (17 récompenses). Après avoir plébiscité ces dernières années le créateur de *Formidable*, mais aussi l'Ucquoise Blanche ou la Carolo (domiciliée alors à Saint-Gilles) Mélanie De Biasio, les Mia's ont fait un triomphe cette année à Angèle. Absente de la cérémonie, « la reine de Belgique », comme le titrait vingt-quatre heures plus tard le quotidien *Het Laaste Nieuws*, a remporté les prix dans les cinq catégories dans lesquelles elle était nommée : « Pop », « Artiste féminine », « Hit de l'année », « Concert » et « Clip vidéo ». Si les médias flamands n'ont pas remis en question le sacre d'Angèle (qui a joué en 2019 au Lotto Arena d'Anvers et à Rock Werchter), ils ont été unanimes pour constater d'autres incohérences du palmarès. Favori de la presse avec sept nominations, le rappeur de Laeken Zwangere Guy

est reparti bredouille... et passablement remonté. La même mésaventure est arrivée à Brihang, artiste urbain de Knokke, nommé à six reprises. Si les Mia's étaient moins le reflet d'un vote du public que de celui des professionnels du secteur (médias, labels, bookers, salles de concerts - ndlr), le palmarès aurait peut-être été différent, concède Gerrit Kerremans, coordinateur musical et co-organisateur des Mia's. Le secteur a nommé et poussé de nombreux artistes urbains mais le grand public n'a pas validé cette option. Or, dans la plupart des catégories reines, c'est le public qui choisit aux Mia's. Conséquence : un décalage extrême au palmarès entre les artistes catalogués « indés », pour la plupart connus en Wallonie, comme Balthazar qui a reçu deux prix ou Charlotte Adigéry (1 prix) et les vedettes de variétés flamandes dont l'immense popularité ne dépasse pas la frontière linguistique. On pense au « genre idéal » Niels Destadbadier qui a rempli cinq Sportpaleis d'Anvers fin 2019, à l'inusable Willy Sommers (lauréat dans la catégorie « Vlaams populair », cela veut tout dire) ou encore les revenants Clouseau.

Mais plutôt que de s'étonner de ce mariage improbable entre deux univers qui ne se croisent jamais pendant le reste de l'année, la question à se poser est peut-être celle de l'opportunité de proposer le même écart des styles aux Décibels Music Awards ou aux Octaves. À quand des artistes bruxellois chantant en flamand dans le palmarès ou des stars populaires wallonnes comme Frédéric François ou Frank Michael aux côtés de Roméo Elvis ?

L'INTERVIEW INDISCRÈTE

Chez Plastic Bertrand

Légende vivante d'une Belgique surréaliste, Plastic Bertrand vient de finaliser son 10^e album aux côtés du mélodiste Alec Mansion et du Telex Dan Lacksman, pionnier de l'électro européenne.

Enregistré en français et en anglais, *L'Expérience Humaine* est une ode à l'humanité sur fond de synthés et d'ondes digitales. Concerné par l'état de la planète et son futur, Plastic Bertrand laisse *Ça plane pour moi* à *Vampire Weekend* et *Metallica*. Tandis que les reprises lui assurent la reconnaissance éternelle, le chanteur fait du tri chez lui. L'occasion d'évoquer ses plus belles trouvailles.

NICOLAS ALSTEEN



UNE EXCELLENTE CUVÉE

En 1982, une galerie bruxelloise a organisé une expo consacrée à Andy Warhol. Juste avant de débarquer en Belgique, ce dernier avait déclaré qu'il en profiterait pour rencontrer Jacques Brel – qui était décédé –, Tintin et... Plastic Bertrand. J'ai donc passé trois jours délirants avec lui. Nous n'avons pas fermé l'œil. C'était la fête 24h/24. Warhol avait un humour incroyable: il était odieux, méchant comme une teigne, mais toujours très drôle. À l'époque, je ne lui ai rien demandé. Pas une photo ni même une dédicace. Il faut se replacer dans le contexte: en 1982, je surfais sur le succès de *Ça plane pour moi*. J'allais d'entrevues improbables en rencontres extraordinaires. Au bout d'un temps, je m'y étais habitué. Tout me semblait normal. Si bien que, dans l'instant, je n'ai pas réalisé l'importance de ces trois jours passés avec Andy Warhol. L'image qui se trouve dans la bouteille a été prise par le Belge André Cromphout. Il était l'un des seuls photographes habilités à tirer le portrait de l'artiste américain. On retrouve ce cliché dans *USA, Ladies & Gentlemen*, un superbe ouvrage enrichi par des textes de Henry Miller. Il existe 25 bouteilles comme celle-ci. Elles ont été créées autour du concept de «bouteille à la mer»: une réflexion sur l'art et ses perspectives d'avenir. La photo qui se trouve à l'intérieur est un tirage original, en argentique.



UNE PIÈCE D'OR

À Bruxelles, mon monument préféré reste, de loin, l'Atomium. Une des boules porte le nom de Marcel Broodthaers. Il se trouve que je suis un fan absolu. J'ai toujours été attiré par la poésie, la peinture et les expressions graphiques. Le travail de Broodthaers se situe justement au carrefour de ces traditions. Après Magritte, il est l'artiste belge le plus important de tous les temps. J'ai couru le monde entier pour visiter ses expositions. De Moscou à New York en passant par Paris, où je me suis procuré cette pièce frappée à l'occasion d'une rétrospective qui lui été consacrée à la Monnaie. Cet un objet que je ne quitte jamais. Je l'ai toujours sur moi. C'est un porte-bonheur qui, à chaque fois, me fait réfléchir sur le sens de ma démarche artistique. Car, à travers ses œuvres, Broodthaers interrogeait les fonctions et les finalités de l'art. Et puis, il se fait que j'ai croisé la route de Pierrette, une de ses filles, avec qui je collabore étroitement depuis près de 30 ans. À un moment, nous avons même ouvert une galerie d'art ensemble. J'avais mis ma carrière musicale entre parenthèses pour me consacrer à cette activité. Après cinq ans et beaucoup d'argent perdu, je suis revenu derrière le micro.



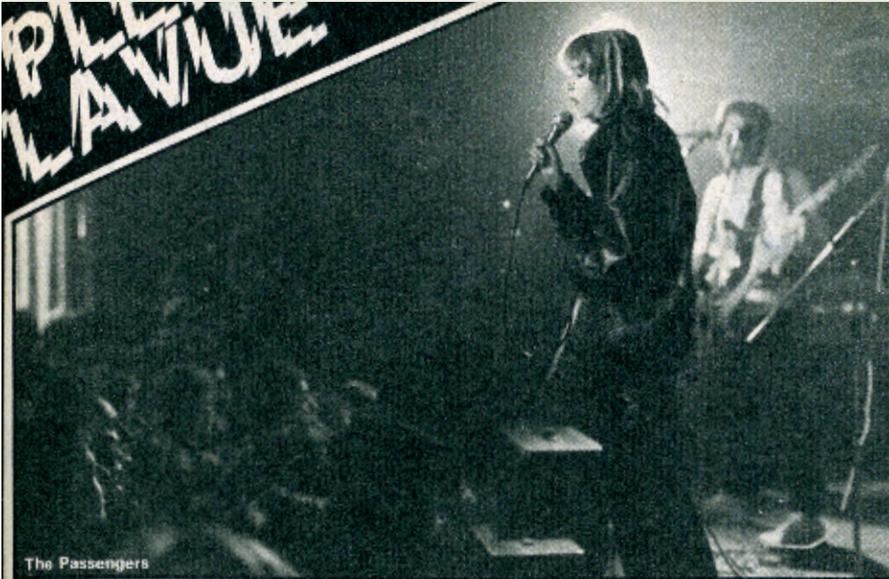
UN CADRE PHOTO

Après *Ça plane pour moi*, j'ai connu un autre succès aux USA avec le titre *Stop ou encore*. Partant de là, mon label a eu l'idée de sortir un nouveau disque: Face A, un remix de *Stop ou encore*. Face B, le morceau *Cat People* de David Bowie. Pour en assurer la promo, je me suis promené pendant deux mois avec David Bowie aux États-Unis. C'était improbable. Bien plus tard, nous nous sommes revus au Montreux Jazz Festival. Les choses auraient pu en rester là. Mais l'année dernière, à l'occasion de mon anniversaire, j'ai reçu un ouvrage consacré à la carrière de David Bowie. C'est dans ce livre que j'ai découvert la photo de gauche. Je ne la connaissais pas. Pourtant, elle m'a tout de suite semblé familière... Depuis quelque temps, je participe à la tournée *Stars 80*. Pendant le spectacle, je reprends *Jean Genie* de David Bowie. Je porte une combinaison dorée, du maquillage et des plateforme boots. J'y vais à fond. Il y a deux ans, quelqu'un a pris une photo de moi dans les loges. Aidé par une habilleuse, je me change entre deux morceaux... En découvrant le cliché de David Bowie, j'ai donc fait le rapprochement: l'énergie, l'attitude, le stress, tout est là. À l'identique. Comme si ces images se répondaient.

C'était en

MARS 1978

Le présent article est reproduit avec l'autorisation de l'Éditeur, tous droits réservés.



nief Kruzz, avec comme chanteur Yves Kengen (ex-Evergreen Night Rockers, maintenant dans Raxola) et deux choristes toutes de noir vêtues, eut, lui, la particularité d'interpréter une musique au rythme lent, hypnotique et lugubre. « égayée » de cris d'agonie pendant qu'un des guitaristes s'offrait un cinéma pas possible, en agissant comme un possédé, marchant et titubant, descendant dans la salle pour chercher la bagarre, s'en prenant à tout ce qui était à portée, y compris les membres du groupe. Finalement, il jeta un sac plein de déchets de boucherie au milieu du public, qui battit prudemment en retraite. Tout était chiqué, mais nombreux sont ceux qui y ont cru. C'était vraiment terrifiant par moments.

Par contre, côté vrais groupes, la palme du plus gai, du plus fou et du plus vrai revient aux MAD VIRGINS. Le plus vieux de ces sales gamins doit bien avoir dix-huit ans, et ils ont tout pour eux : énormément de « queue », un sens spontané du contact avec le public, une énorme présence sur scène et de bonnes compositions. Tout le monde reprenait tout de suite leur « Up-up-up! Down-down-down! ». En plus, ne se prenant pas du tout au sérieux, ils se mariaient autant sur scène qu'on le faisait dans la salle.

Le dynamisme et la communion avec l'assistance de leurs chanteurs respectifs furent aussi les

ONE-two-three-four! Wham! Le chanteur bondit sur scène, attrape le micro, glisse et s'étale de tout son long...

On est pliés en quatre de rire. Il ne l'a même pas fait exprès. Faut dire qu'avec ce que les planches ont dégusté comme bière, jus divers et cocktails non préparés, la scène était plutôt glissante au « First Belgian Punk Contest », aussi glissante en fait que la symbolique pente savonneuse au sommet de laquelle rares furent les groupes qui parvinrent à se hisser. Mais là n'est pas l'important. Comme aux jeux olympiques : l'essentiel, c'était de participer. Et on participait, ça oui. Le public était particulièrement attentif. Selon que la coupe de cheveux des musiciens lui revenait ou pas, il lançait soit de la bière, soit des insultes, parfois des crachats, mais jamais du shampooing. Si, en plus d'une mine punk acceptée par les « normes », le groupe y allait d'un air assez entraînant, ça se mettait à pogo-danser tous azimuts. Apathy in Belgium? Certainement pas.

En fait, jamais encore on n'avait vu chez nous tant de groupes amateurs aussi dynamiques. Il y en avait peut-être qui ne savaient pas jouer, il y en avait peut-être qui ne payaient pas de mine, il y en avait peut-être de tout simplement atroces, mais tous avaient de l'énergie à revendre. Sur les deux jours qu'a duré le concours, ce ne furent que chanteurs bondissants, guitaristes écartelés, batteurs déchaînés. Et la salle remuait tout autant. Quel est l'imbécile qui a dit que le punk était tout à fait nihiliste? Voilà des jeunes gars qui jouent de la musique et qui créent quelque chose avec un enthousiasme qui fait vraiment plaisir à voir. Et souvent leurs compositions font plus preuve de réalisme et de conscience sociale que plusieurs semaines de palabres parlementaires.

C'était un concours d'amateurs dans toute sa

"first Belgian Punk Contest"

splendeur. Donc au niveau le plus bas. Eh bien, si c'est là le niveau le plus bas des groupes belges, le bilan est franchement positif. Le temps que tout cela mûrisse et il va se passer chez nous des choses vraiment intéressantes. Il est très important de le dire : LA VOGUE PUNK SEMBLE AVOIR REVEILLÉ LES JEUNES MUSICIENS BELGES : ILS FONT PREUVE D'UN DYNAMISME, D'UNE FANTAISIE, D'UNE CREATIVITÉ SANS PRÉCÉDENT DANS LE DOMAINE MUSICAL CHEZ NOUS.

Bien sûr, côté technique, il reste beaucoup à faire. La plupart des groupes participants devaient sans doute s'être formés deux mois avant le concours et avoir commencé à répéter deux jours avant, les musiciens ayant appris à jouer deux semaines auparavant. Ils ont l'avenir devant eux, aussi n'en dira-t-on pas trop de mal en attendant des jours meilleurs qui peuvent encore venir.

Les noms à retenir : THE PASSENGERS, PIGZ, CELL 609 et MAD VIRGINS. Mentions spéciales : HEAVY CAPUCINO AND THE FLYING STUKAS et ABLASNIEF KRUIZZ. Ces deux derniers ne sont pas vraiment des groupes « réguliers ». Plutôt une réunion de musiciens décidés à prendre leur pied pour l'occasion. Ils ne manquaient toutefois pas d'originalité. Heavy Capucino était mené par des membres d'Avanti La Musica et comprenait un violoniste remarquable. Ils ouvrirent les « hostilités » du dimanche avec une version punk de « La Bamba » et terminèrent avec un « Pogo Dancing » où, malgré leur volonté de faire les fous, leur technique donnait au tout une cohésion à laquelle beaucoup d'autres groupes n'arrivèrent pas. Ablas-

grands responsables du succès de CELL 609 et de PIGZ. Et, comme les instrumentistes de ces deux groupes étaient assez cohérents, ce sont finalement eux qui ont gagné le concours, le premier le samedi, l'autre le dimanche. Ce qui est particulièrement encourageant avec CELL 609, dont le chanteur, Jean-Paul Marchal, se produit en costume de bagnard, c'est qu'il vient de la région liégeoise, qui a bien besoin de groupes de cette trempe.

Mais à l'unanimité, la grande révélation du week-end a été THE PASSENGERS. Incontestablement le plus au point musicalement, ils ont l'avantage de posséder une charmante chanteuse et de très bonnes compositions. Au niveau belge, ils se sont révélés comme l'une des trois meilleures formations new wave que nous ayons (non, non, je ne citerai pas les deux autres!). Bien qu'ayant obtenu le plus de points, ils n'ont pas pu être retenus comme vainqueurs le samedi, car ils étaient déjà en contrat avec une firme de disques et que, vous vous en souviendrez, le but du concours était de découvrir des groupes qui n'étaient pas dans ce cas. Le premier simple des Passengers devrait sortir le mois prochain. Nous en reparlerons sûrement.

S'il a évidemment connu quelques problèmes mineurs (la sono aurait pu être meilleure, les pogo-danseurs ont une fois de plus trouvé le plancher, etc...) on peut dire que dans l'ensemble le « First Belgian Punk Contest » a été une expérience intéressante qui a permis de faire le point sur la scène rock belge en gestation. Le bébé s'annonce nerveux et gueular... Qui s'en plaindra

Vieux St-Job, 18 et 19 mars. ■

Le punk? Qu'en reste-il en 2020... vaste question à laquelle Larsen aura essayé de donner quelques pistes de réponse en ces

mêmes pages. En 1978, le courant punk débarquait à Bruxelles, du côté d'Uccle, dans la salle du Vieux St-Job sur la place du même nom.

Les groupes qui feront par la suite les beaux jours (belges) du genre y ont foulé la scène : Mad Virgins, Passengers... Une compilation y a

d'ailleurs été enregistrée, elle est aujourd'hui un vinyle très recherché. Yves Kengen, interviewé dans notre dossier, y était déjà avec son

groupe Ablasnief Kruzz (si si), toujours en activité avec un tout récent single disponible. En 2019, les mêmes protagonistes

montaient le Second Belgian Punk Contest, revival qui aura pris ses quartiers cette fois-ci au Barlok... qui avait dit « No future »?

Vivez la Culture !

Ebbène

Alternatif/Indé

Me 04.03.2020 - 20h30

The Blue Chevys

Cycle Blues on the dance floor

Sa 07.03.2020 - 20h30

Boogie Beasts

Cycle Blues on the dance floor

Sa 07.03.2020 - 20h30

Julien Brocal

Musique classique (piano)

Je 12.03.2020 - 20h30

Lou-Adriane Cassidy

Chanson française Pop/Rock

Ve 13.03.2020 - 20h30

Sly Johnson

Jazz/Funk/Rock & Rap
sur des poèmes de Boris Vian

Ma 17.03.2020 - 20h30

Damien Robitaille

Pop/Funk/Groovy

Ve 20.03.2020 - 20h30

W:Ha MEDIA BIBLIO SHOW

Centre culturel de Woluwe-Saint-Pierre - Av. Charles Thielemans, 93 - 1150 BXL

Réservation : Tél. : 02/773.05.88 - whall.be

